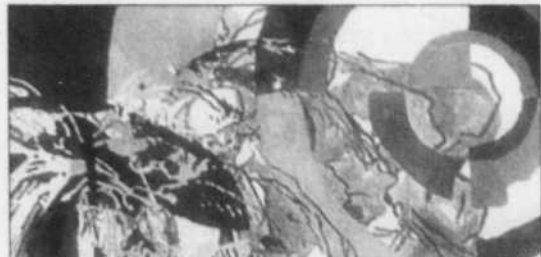


ROMAN

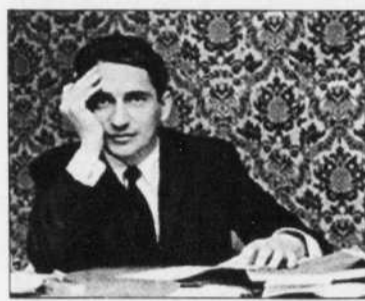
Kressmann Taylor
Page D 5

DE VISU

François Lacasse
Page D 8

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

C A H I E R
DHISTOIRE
LITTÉRAIRE

Délit de fuite

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est l'anniversaire douloureux de la disparition d'un homme de lettres, le quart de siècle d'une mort violente et brutale, laissant derrière l'amertume d'une déception annoncée. Le 15 mars 1977, l'écrivain québécois Hubert Aquin se suicidait, à l'arme à feu, sur le terrain du collège Villa-Maria, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, après en avoir avisé ses proches.

De son immense culture, de son élégance dangereuse, de son goût du risque, de sa plume emportée, le public québécois n'a plus, pour se souvenir, que les noms évocateurs de ses œuvres bouleversées, *Neige noire*, *Trou de mémoire*, *Prochain épisode*, titres témoins d'une identité québécoise blessée qu'il a, pour plusieurs, incarnée jusqu'au dernier souffle.

Pour peu que l'on tourne les couvertures de ses œuvres, se lève l'univers tour à tour glauque et brillant, tourmenté mais direct, à bout de souffle, toujours au bord du gouffre, l'univers en noir et blanc, hésitant entre la vie et la mort, le monde à la fois souterrain et translucide d'Hubert Aquin. Homme vivant obsédé par la mort, homme brillant diminué par la condition de son peuple, homme souffrant surtout, peut-être, dont les premiers mots du premier roman, qu'il avait coiffé d'un titre désarmant: *L'invention de la mort*, étaient déjà: «*Tout est fini*»...

Fréquenter Hubert Aquin de son vivant comportait des risques. Sa veuve, Andrée Yanacopoulos, l'a abondamment dévoilé, en 1981, dans un livre qu'elle a cosigné avec Gordon Sheppard, *Signé Hubert Aquin*, et qui vient d'être réédité en poche dans la Bibliothèque québécoise.

Cet ouvrage troublant raconte dans le détail, non sans une certaine odeur de soufre, les dernières années de la vie agitée de l'homme, qui flambait à une même allure alcool et argent. Il relate l'annonce de sa propre mort. Le créateur, comme ses œuvres, était téméraire et intransigent, audacieux, ardent. «*Sexe, mort, vitesse*» étaient ses maîtres mots, reconnaît l'éditeur Eric Blackburn, qui vient par ailleurs de rassembler un livre en hommage à l'écrivain. Urgence aussi, urgence vertigineuse de vivre alors que l'on sent cette

VOIR PAGE D 2: FUITE

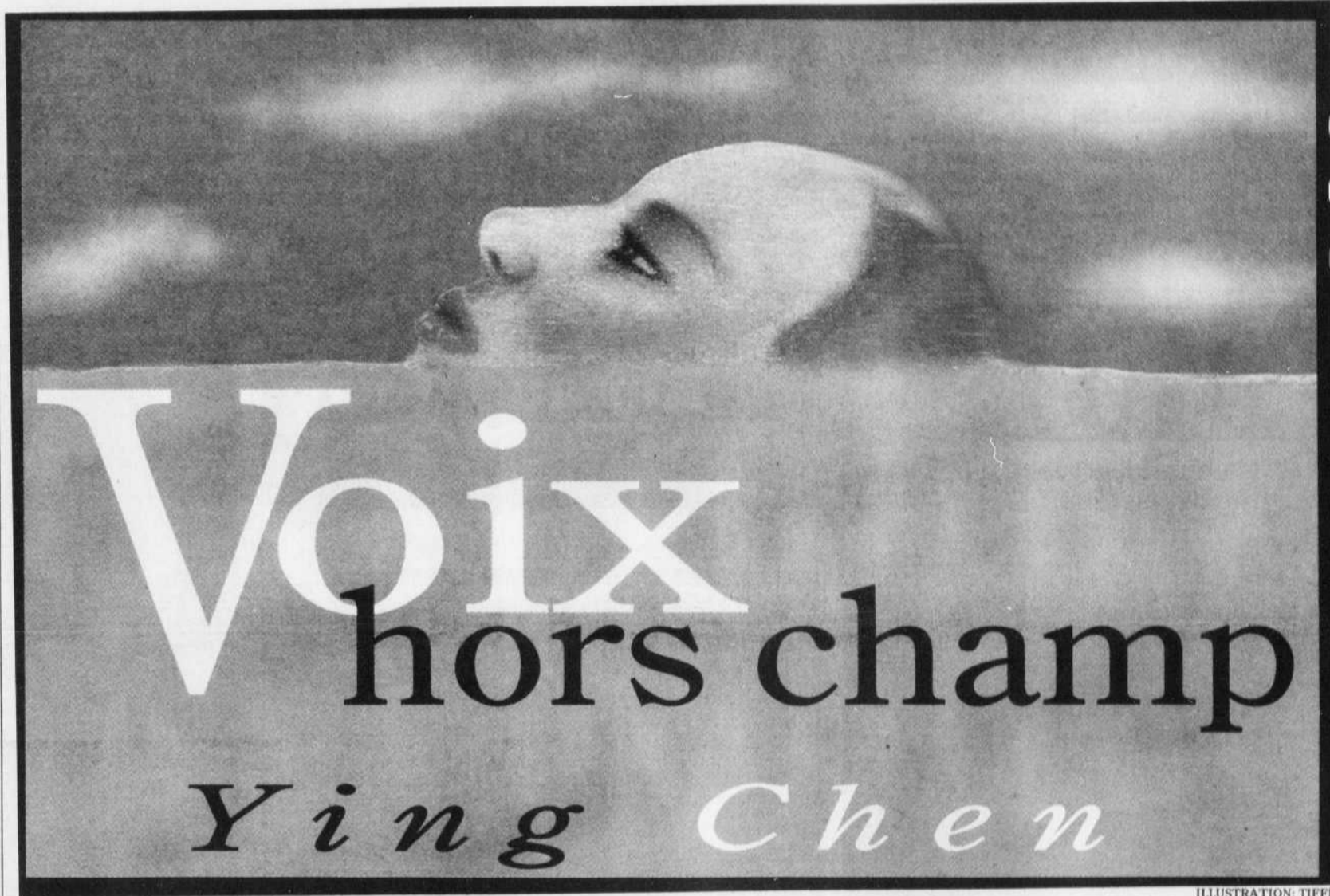


ILLUSTRATION: TIFFET

C'est un lieu inconnu, fictif. Un endroit traversé par l'odeur de la mer de Chine orientale qui borde Shanghai et la blondeur des champs de maïs des Cantons-de-l'Est québécois. Les livres de Ying Chen se déroulent souvent dans des lieux et des temps énigmatiques, sur une sorte de terre universelle. Son dernier-né, *Le Champ dans la mer*, paru chez Boréal, un bonheur de lecture, ne fait pas exception.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Lors de notre entretien téléphonique, c'était à Paris que l'écrivaine québécoise d'origine chinoise s'était installée pour écrire. Mais qu'importe la ville. Pour écrire, Ying Chen ne plonge son regard nulle part ailleurs qu'à l'intérieur d'elle-même.

«*J'écris face à un mur, et je ferme les volets*», confie-t-elle d'ailleurs. Alors, sur la page blanche survient cet univers tout en ellipses, allusif, un univers où gravitent les premières amours, ces relations fondatrices et indélébiles que jamais on ne pourra remplacer.

La mer, pour Ying Chen, c'est l'odeur de Shanghai, où elle a passé son enfance. «*Chaque fois que je sens l'odeur de la mer, je suis fascinée*», dit-elle. Ses premiers champs de maïs, elle les a vus par ailleurs au Québec, où elle vit à la campagne, dans les environs de Magog.

«*J'aurais pu voir des champs de maïs dans le nord de la Chine, mais je vivais au sud*», dit-elle.

Vivre à la campagne, c'était pour elle, qui n'avait connu que les pavés surpeuplés de Shanghai, un rêve de jeunesse. La nature lui rappelait la poésie ancienne chinoise. «*En Chine, il y a toujours cette espèce de romantisme selon lequel il faut aller*

vivre à la campagne, dans la simplicité, cultiver son esprit», dit-elle en riant.

Car l'histoire de Ying Chen, c'est aussi une histoire scindée. Aujourd'hui mère de deux enfants, la jeune femme est arrivée seule au Québec il y a douze ans, avec en tête le projet de devenir écrivain. Depuis, c'est dans la langue de Molière qu'elle s'applique, malgré les difficultés, à tracer une œuvre forte, contenue, contrôlée, d'une grande puissance poétique. L'apprentissage du français a été ardu, pour cette femme qui avait d'abord apprivoisé cette langue dans un contexte non francophone. Paru en coédition chez Leméac/Actes Sud, son roman *L'ingratitude*, acclamé par la critique, a été finaliste au prix Femina, décerné en France.

Dans sa vie, comme dans ses romans, il y a un avant et un après, avec, entre les deux, un point de non-retour.

En 1997, l'écrivaine acceptait de participer à un documentaire, intitulé *Le Voyage illusoire*, tourné par Georges Dufaux, qui la suivait au cours d'un voyage à Shanghai. On y mesurait toute la distance qui s'était creusée, avec les années, entre elle et son pays d'origine.

«*Une langue seconde, avait-elle alors dit, est un objet d'amour, qui*

vous tient à distance et vous aspire du meilleur de vous-même.» La langue maternelle, croit-elle, est quant à elle comme une mère dont on connaît chaque détail, mais dont on peut ignorer l'âme toute sa vie.

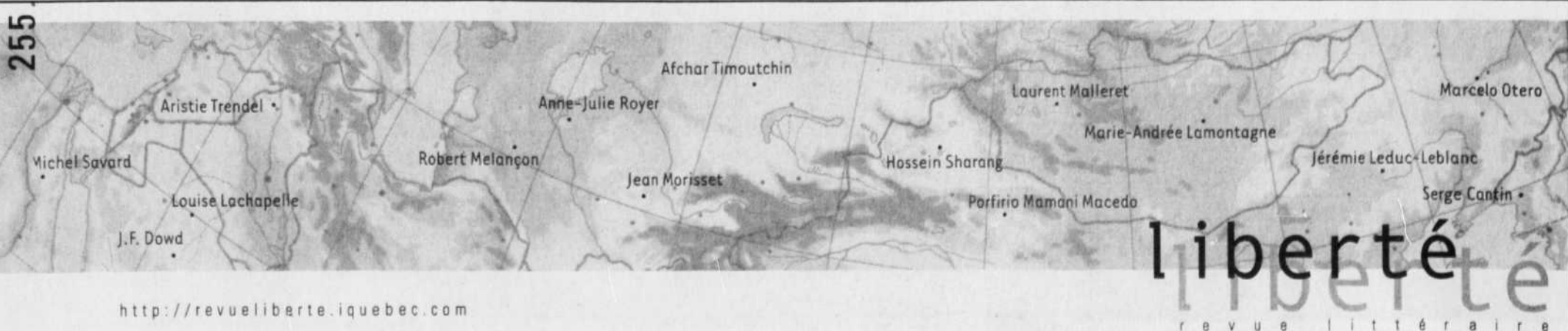
Dans *Le Champ dans la mer*, la narratrice, anonyme, réfléchit sur ses amours successives entre V. et A.

Dans ce roman, l'amour de V. est le premier à survenir dans la vie de la jeune femme et, par conséquent, le plus grand. C'est autour du nom de V. que se greffent les premiers souvenirs amoureux, les promenades, les devoirs partagés.

«*Ce que je veux dire, et c'est écrit dans le livre, c'est que les premiers instants de bonheur, le premier amour, ne sont pas remplaçables. On peut toujours dire que chaque fois c'est nouveau, on veut montrer quelque chose de nouveau, mais ce n'est qu'une illusion.*»

Le ton, intimiste, demande qu'on s'attarde à chaque mot, que le lecteur ferme lui aussi les portes de l'univers extérieur pour entrer dans le monde quasi onirique de Ying Chen. Et en arrière-plan de ces premières amours, un drame se vit. Un drame économique, social, politique.

VOIR PAGE D 4: VOIX


<http://revueliberte.iquebec.com>

revue littéraire

LIVRES

FUITE «Il était habité par la mort, mais en même temps, il vivait à 200 %»

SUITE DE LA PAGE D 1

mort qui nous guette, urgence d'écrire. Prochain épisode n'a-t-il pas été rédigé en deux mois, au cours d'un séjour en hôpital psychiatrique, après l'annonce qu'Aquin gagnait la clandestinité et qu'il rejoignait une cellule terroriste réclamant l'indépendance du Québec?

«Pour moi, la clé d'Hubert, c'était son intensité, et cette intensité portait autant sur la vie que sur la mort. Lorsqu'il vit, forcément il pense à la mort, et penser à la mort, ce n'est pas ne pas penser à la vie, mais penser un certain aspect de la vie», écrit Yanacopoulos dans *Signé Hubert Aquin*.

«Il était habité par la mort, ajoutait-elle en entrevue, mais en même temps, il vivait à 200 %.»

A travers les hommages que de nombreux écrivains ont rendus à Hubert Aquin, dans un ouvrage à tirage limité, publié conjointement par les Éditions du Temps volé et les Éditions La Mise en quarantaine, qui sera justement lancé le 15 mars à Montréal, à la Cinéma-thèque québécoise, la mort est aussi omniprésente. La consigne était simple: les participants devaient écrire une fiction de quelques feuillets inspirée des thèmes chers à Hubert Aquin ou du personnage lui-même. Ces textes sont pour la plupart inédits, quoique l'un d'eux soit de feu l'écrivain Jacques Ferron (lire l'encadré ci-contre).

Parmi les autres signatures de ces textes, on trouve celles du fils d'Aquin, qui est aussi écrivain, Emmanuel Aquin, de sa veuve Andrée Yanacopoulos, mais aussi de Nicole Brossard, Gaétan Brûlotte, Dominic Lapointe, Marie-Sissi Labrèche, Louis Gauthier, André Carpentier, Aline Apostolska et Rober Racine.



Hubert Aquin au cinéma.

SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Nicole Brossard invente une Hubertine B. flânant, en voyage, Jacques Ferron se souvient d'un jeune homme inconnu, élégant, parlant un français idoine, qui rétorquait, dans une assemblée, «à coups de Balzac».

«... même si je le trouvais un peu trop de droite, futile et désinvolte, il m'impressionna: il était sans illusions, habile stratège, et il parlait bien, ne disant pas un mot de trop», écrit Ferron.

Et, comme dans l'œuvre d'Aquin, mais sans son incandescence, la mort s'infiltra partout dans ces hommages, la mort de soi, la mort de l'autre, le désir de la mort.

Ici, les mots d'Emmanuel Aquin, fils parti, né, poussé sur les traces de ce père évanescence, touchent particulièrement.

«Entre Cuba et Québec, quelque part entre le premier et le dernier épisode, perdu sur une route sinuée à double sens, je file à toute vitesse à la recherche de son reflet. Il anticipe chacun de mes détours et se joue de moi en m'entraînant

dans un dédale de prose dangereuse et de discours existentiel, qu'il me faut naviguer prudemment pour ne pas y perdre mon nom.» Son père, ajoute-t-il, à l'heure de mourir, était pour une fois en avance au rendez-vous...

Pour ceux qui auront envie de replonger dans l'œuvre d'Aquin le scénariste, la Cinéma-thèque québécoise présente à Montréal, par exemple, du 13 au 23 mars, toute une série de films, dont plusieurs signés de sa main. On y trouve des documentaires, *A Saint-Henri le cinq septembre*, par exemple, ou des fictions, dont *Oraison funèbre*, qui nous replonge dans le Québec hésitant du début des années 60, gravé en noir et blanc.

De Vincent Guignard, on présentera aussi *Élégie helvétique*, un court métrage «traçant le passage réel et imaginaire d'Hubert Aquin en Suisse». Ce film a gagné la bourse Claude-Jutra en 2001 et le prix du meilleur espoir de l'Association québécoise des critiques de cinéma.

Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin, de Jacques Godbout, qui est aussi au programme, met en scène le personnage et sa légende. Car légende il y a. Et c'est peut-être un drame. Est-ce possible de rester un héros toute sa vie?

Pour ceux qui ne jurent toujours que par la lecture, le classique qu'est devenu *Prochain épisode*, à force d'être enseigné dans les collèges, est aussi réédité sur le joli papier crème dans la «Collection du Nénuphar», chez Fides.

En guise de préface, on y a reproduit un texte de Jacques Godbout, lu un an après la mort d'Aquin, au moment d'un hommage rendu à la Bibliothèque nationale. «Nous le tenons enfin notre grand écrivain!» affirma, à la parution de *Prochain épisode*, la critique», rappelle Godbout. Des légendes de sa trempe, il en existe d'ailleurs encore peu au Québec.

Sur l'empreinte encore chaude du fugitif, on cherchait les causes de la mort.

«Il nous laisse nous dépêtrer dans une intrigue policière comme il les aimait», disait alors sagement Godbout. Car, comme passaient les secondes, «Hubert Aquin, vivant, produisait à mesure son mythe et ses mystifications, sa deuxième œuvre, comme le dit Borges, son image», ajoute Godbout. Cette image, on l'imagine encore se mirant dans les pages de la prose éclatée de l'écrivain, anticipant, au prix de sa propre existence, un prochain épisode encore à venir.

Premier épisode

JACQUES FERRON

Il y a de l'aquosité dans son patronyme, mais aussi de la sécheresse, de l'aridité par la terminaison. L'aquosité se manifeste d'emblée, au tout début de son roman pénal: il commence en dessous de l'eau. Hubert Aquin adopte le point de vue aquatique sans doute par souci d'authenticité, pour partir de soi, après y avoir plongé. Puis rapidement l'œuvre émerge, montant de collines en montagnes, de montagnes en glaciers; elle s'égoutte et ne passe pas par les torrents mais par des routes sinueuses, toutes asphaltées, qui donnent lieu à des péripéties rapides, bien calculées. C'est un roman alpin. La densité de l'air à l'altitude de la Suisse a quelque chose de vide. Tel est le pathétique de Monsieur Hubert Aquin.

Pourquoi, diantre! s'est-il servi de ce pays sans bon sens, de ce pays d'horlogerie, de produits pharmaceutiques et de calendriers, de ce pays qui n'en est pas un? Parce que c'est ainsi un lieu de banques muettes et de négociations secrètes? Pour mettre le Québec sur la carte, comme il en a été pour d'autres pays, en particulier l'Algérie? Cela se peut. De plus, en y cachant la clef d'une intrigue québécoise, on pourrait prétendre qu'il a repris une vieille recette des contes arabes. Mais ce n'est pas si simple. L'érudition de Mon-

sieur Aquin est grande. Peut-être savait-il que déjà la Suisse avait servi de coulisse à la guerre de Sept Ans, quand le Canada passa de la France à l'Angleterre, et que le changement d'allégeance avait préparé la venue de beaucoup de Suisses français? A folle vitesse, Hubert Aquin aurait eu les moyens de

faire un petit détour, par politesse, pour aller serrer la main à l'intendant Bigot, tiré de la Bastille et finissant ses jours à Lausanne, tel un brave rentier, aux frais de l'armateur de La Rochelle, De Gradis, dernier et seul fournisseur de la Nouvelle-France. S'il s'est épargné ce détour, sans doute avait-il appris que la Belgique avait pris la relève de la Suisse et qu'il n'y a pas de tumulte au Québec sans l'appoint décisif de quelques braves et gentils Belges, ou de gens de pays plus lointains, tout aussi braves et gentils, qui ont fait escale en Belgique pour apprendre la langue et se former à leur mission.

Extrait de *Aquin des écrivains*, ouvrage collectif publié en coédition chez Le Temps volé/La Mise en quarantaine, à paraître le 15 mars. L'article de Jacques Ferron, dont est tiré ce passage, a d'abord paru dans la revue *Le Québec littéraire*, n° 2, 1976. Il a donc été rédigé avant la mort d'Hubert Aquin. Reproduit avec l'aimable autorisation de la succession Jacques-Ferron.



Jacques Ferron

VARGAS

«Fabuleusement distrayant... une surprenante découverte.»
RENÉ HOMIER-ROY, *Radio-Canada*



Katherine Pancol
Un homme à distance

Ph. S. Lamcienon

Entre elle et lui, il y avait un long échange de livres et de lettres. Et un océan d'amour.

ALBIN MICHEL
www.albin-michel.fr

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 27 fév. au 5 mars 2002

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Polar	PARS VITE ET REVIENS TARD	F. VARGAS	Viviane Hamy	14
2	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPOTIR ET AUTRES LIEUX...	W. ST-HILAIRE	Lancôt	3
3	Roman	MADMOISELLE LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard	6
4	Histoire	LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT	J. ATTALI	Fayard	3
5	Roman	QUELQU'UN D'AUTRE	T. BENACQUISTA	Gallimard	6
6	Roman	LE TUEUR AVEUGLE	M. ATWOOD	Robert Laffont	7
7	Roman	OÙ ES-TU	M. LÉVY	Robert Laffont	16
8	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, T. 1, T. 2 et T. 3	M. LABERGE	Boréal	65
9	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DE FENG SHUI	G. HALE	Manise	150
10	Polar	LA TRAHISON PROMÉTHÉE	R. LUDLUM	Grasset	4
11	Roman	ROUGE BRÉSIL	J.-C. RUFIN	Gallimard	27
12	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	60
13	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	55
14	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	196
15	Essai Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	16
16	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	76
17	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE	A.-M. MACDONALD	Fammarion Qc	70
18	Roman Qc	PUTAIN	N. ARCAN	Seuil	26
19	Roman	PENSÉES SECRÈTES	D. LODGE	Rivages	6
20	Roman	L'ÉTERNITÉ N'EST PAS DE TROP	F. CHENG	Albin Michel	5
21	Cuisine	LE VÉGÉTARISME À TEMPS PARTIEL	LAMBERT DESAUMERS	L'Homme	23
22	Biograph. Qc	MON AFRIQUE	L. PAGÉ	Libre Expression	20
23	Actualité	L'EMPIRE ET LES NOUVEAUX BARBARES	J.-C. RUFIN	JC Lattès	3
24	B.D.	PETER PAN, T. 5 - Crochet	LOISEL	Vents d'Ouest	2
25	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES	S. VIZINCZEY	du Rocher	44
26	Psychologie	LA PUISSANCE DES ÉMOTIONS	M. LARIVEY	L'Homme	3
27	Polar	LA CONSTANCE DU JARDINIER	J. LE CARRÉ	Seuil	20
28	Roman Qc	IL NY A PLUS D'AMÉRIQUE	L. CARON	Boréal	2
29	Sc. Fiction	L'ULTIME SECRET	B. WERBER	Albin Michel	15
30	Psychologie	LES HASARDS NÉCESSAIRES	J.-F. VÉZINA	L'Homme	23
31	B.D.	AGRIPPINE N° 6 - Agrippine et la secte à Raymond	C. BRÉTECHER	Claire Bretécher	6
32	Psychologie	PARENT RESPONSABLE, ENFANT ÉQUILIBRÉ	F. DUMESNIL	L'Homme	198
33	Essai Qc	POUR UNE ÉTHIQUE URBAINE	M.-O. MOUTIER	Effet pourpre	3
34	Psychologie	LÂCHER PRISE	G. FINLEY	Le Jour	440
35	Érotisme Qc	HISTOIRES DE FILLES	J. PELLETIER	Quebecor	7
36	Guide Qc	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2002	COLLECTIF	Ulysse	2
37	Loisir	DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS	L. BEAUDRY	Quebecor	73
38	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & CD)	H. MAJOR	Fides	24
39	Roman	LA REINE LIBERTÉ, T. 2 - La guerre des couronnes	C. JACQ	XO éd.	2
40	Roman Qc	CHERCHER LE VENT	G. VIGNEAULT	Boréal	20
41	Roman	LE LIT D'ALIÉNOR	M. CALMEL	XO éd.	2
42	Cuisine Qc	NOS MEILLEURES RECETTES	COLLECTIF	Trécarré	3
43	Psychologie	LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES...	J. GRAY	Logiques	418
44	Biographie	GRAND-PÈRE	M. PICASSO	Denoël	15
45	Jeunesse	CHANSONS DRÔLES, CHANSONS FOLLES (Livre & CD)	H. MAJOR	Fides	75

♥ Coup de cœur RB ; ■ Nouvelle entrée
N.B. : Sont exclus les livres prescrits et scolaires.



24 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

SCABRINI MEDIA

Bien au-delà de la simple impression

AGMV Marquis IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

Olivieri librairie • bistro

LECTURES

Michel Beaulieu
Trivialités
Lu par Guy Cloutier

Jean-Marc Fréchette
La porte dorée

David Cantin
Le cercle de l'oubli

ÉDITIONS DU NOIROIT
30 ANS DE POÉSIE

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Dimanche 10 mars 15h
Réservations : 739-3639

Les grandes figures

XYZ éditeur

Il a régné grâce aux pots-de-vin, mais il a fait adopter le fleurdéliné et il a su contrer les visées centralisatrices du fédéral.

Marguerite Paulin
Maurice Duplessis
Le Noblet, le petit roi

récit biographique
246 p. • 15,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mink.net

LIVRES

Les Grecs, le capitaine Couillard et nous

Gilles Marcotte

Il se trouve que je lis Philippe Aubert de Gaspé, ces temps-ci, parce qu'on m'a demandé un petit travail sur *Les Anciens Canadiens* pour une collection de livres de poche. Sans le livre de poche, où seraient nos anciens écrivains, emportés par les tourmentes de l'actualité et les refontes presque annuelles de nos programmes d'enseignement? Je doute que le roman d'Aubert de Gaspé soit lu ailleurs que dans les universités et quelques cégeps d'avant-garde. C'est long, et ça vient du dix-neuvième siècle, autant dire de la préhistoire. Pourtant, une personne qui me tient à cœur s'y est risquée, il y a quelques mois, je ne sais trop par quel hasard ou quel appel mystérieux, et elle est sortie de ces quelques centaines de pages avec un profond étonnement, celui d'avoir découvert parmi nos vieux grimoires un récit vivant, plein de charme, éminemment lisible, peut-être plus lisible en définitive qu'un grand nombre des petits romans qui se produisent en l'an de grâce 2002. Ce genre de surprise est un des événements les plus agréables qui puissent survenir dans la vie d'un lecteur.

Le roman de Philippe Aubert de Gaspé a été écrit aux environs de 1860. Une vingtaine d'années auparavant, son auteur, personnage en vue de la bonne société québécoise, avait fait quelques années de prison, comme un vulgaire fraudeur. Je n'entre pas dans les détails. Que faire, sinon de la littérature, quand on sort de prison? Encouragé par quelques amis, il consacra une partie de son temps, dans le manoir familial de Saint-Jean-Port-Joli et à Québec où il se réfugia durant l'hiver, à écrire son best-seller. Car, oui, *Les Anciens Canadiens* fut un best-seller, qui valut à son auteur une sorte d'apothéose. Il avait près de quatre-vingts ans. Avis aux talents du troisième âge.

Mais ce ne sont pas *Les Anciens Canadiens* qui me retiennent aujourd'hui, c'est plutôt un petit livre de récits paru en 1924, assez long

temps après la mort de Philippe Aubert de Gaspé, et que donc celui-ci, dit l'éditeur, n'avait pas eu l'occasion de «repasser». On y voit un certain Monsieur Couillard, capitaine de son état, rentrer chez lui dans un canot propulsé par deux solides rameurs, avec qui il s'amuse à discuter de l'origine des voiles et des rames. Il est d'abord établi que l'arche de Noé n'avait pas de voiles, pour la simple raison qu'elle n'avait nulle part où aller. Quant aux rames, le capitaine, qui ne manque pas de culture et qu'on traite même d'érudit, s'en remettra à Homère:



CARREFOURS

«Homère nous rapporte dans son Odyssée, que tu connais sans doute, que le sage Ulysse fit force de rames en Sicile pour se soustraire aux quartiers de rochers, que les Cyclopes lançaient contre sa flotte; et maints auteurs que je pourrais citer parlent des galères, birèmes, trirèmes, etc.» Ah! c'était le bon temps! Le temps où le grec s'enseignait encore dans les collèges — il y avait peu de collèges, et peu d'étudiants dedans, mais qu'importe —, un temps qui s'est poursuivi jusqu'à la fin des années cinquante, le temps d'avant le cégep, où les étudiants se pénétraient de culture classique et de langues anciennes, le latin et le grec au premier chef.

En réalité, nous n'en faisons rien. En sortant du collège, après avoir fait je ne sais plus combien de versions et de thèmes, nous savions à peine lire quelques textes simples en grec, la haute civilisation de Grèce nous était presque complètement inconnue, et nous aurions été incapables de soutenir une conversation intelligente avec le capitaine Couillard. C'est à nous tous, donc, qu'est destinée la très remarquable édition des tragiques grecs qui vient de paraître dans la collection «Bouquins».

Voici rassemblés, pour la première fois en français du moins, ceux qu'un critique appelait les «pères fondateurs», Eschyle, Sophocle, Euripide. Les textes, dans des traductions récentes, mais habillées, entourés de tous les renseignements dont on a besoin sur la tragédie elle-même, la

façon dont elle naît du mythe, sa représentation, les multiples significations qu'on peut lui attribuer. Le tout dans une langue efficace, qui n'a rien d'ésotérique, accessible à ceux qui, comme moi, ne sont pas des familiers des études grecques. En somme, la tragédie grecque maintenant, sans anachronisme mais aussi présente, aussi riche de suggestions qu'elle l'était il y a vingt-cinq siècles.

Qui ne connaît *Antigone*, la sublime création de Sophocle, la farouche résistante qui préfère la mort à tout accommodement avec la raison d'État? Dans le débat qui l'oppose à Créon, on se range aussitôt de son côté, qui est le côté de l'amour, des attaches familiales. Elle porte le halo de la victime, de celle qui, dès les premières répliques de la pièce, est appelée par la mort, par les puissances d'en bas. Devant elle, Créon joue le rôle forcément odieux de l'homme politique, forcé de prendre le parti de la loi écrite contre la loi naturelle. Mais les choses sont moins simples que ne le propose ce schéma, comme l'a montré George Steiner dans l'ouvrage qu'il a consacré aux *Antigones* (Folio, 1986), où il étudie les versions et les interprétations que depuis vingt-cinq siècles on a données de cette tragédie.

On peut défendre Créon, beaucoup de commentateurs l'ont fait: c'était un homme d'État respectable, consciencieux. En contrepartie, on peut également croire, avec l'auteur de la notice dans la collection «Bouquins», Jules Villemontex, qu'en «se vouant tout entière aux morts, Antigone ignore ce qui fait le fondement même de la loi, écrite ou

non, et qui est le maintien de la vie mortelle». Les choses ne sont pas claires et, heureusement, ne le deviendront jamais, puisque le propre de la tragédie est de mettre en lumière ce qui, dans la condition humaine, ne peut être mis en coupe réglée, ce qui empêche de faire une distinction absolue, dit Villemontex, «entre les bons et les méchants», entre «le juste et l'injuste, la raison et la folie, l'âge mûr et la jeunesse», voire «entre l'homme et la femme». La distinction nette, violemment tranchée, entre le bien et le mal, cela vous dit peut-être quelque chose, depuis le 11 septembre? La volonté d'éliminer le mal, sans aucun résidu, cela s'appelle aujourd'hui l'intégrisme. Ajoutez l'adjectif que vous voudrez. La tragédie nous parle, avec une éloquence souveraine, des angoisses de notre temps.

«Nous n'avons pas ajouté grand-chose aux présences séminales que nous a léguées l'Hellade», écrit Steiner dans *Les Antigones. Nos travaux sont ceux d'Hercule. Nos révoltes ressemblent à celles de Prométhée. Le Minotaure habite nos labyrinthes et nos fugitifs tombent du ciel comme Icare.* Créon et Antigone sont encore parmi nous; en nous.

LES TRAGIQUES GRECS

Ouvrages dirigés par Bernard Deforge et François Jouan
Tome 1: *Eschyle et Sophocle*, édition établie par Louis Bardollet, Bernard Deforge et Jules Villemontex
Tome 2: *Euripide*, édition établie par François Jouan
Éditions Robert Laffont, coll. «Bouquins»
Paris, 2001, 790 et 846 pages

LITTÉRATURE

L'amour des Pays-Bas

NAÏM KATTAN

Qui connaît Vondel, le grand poète classique néerlandais? Et, plus près de nous, connaît-on Victor Van Vriesland, Jef Last, Anton van Duinkerken? Par contre, personne n'ignore Rembrandt, Vermeer ou Van Gogh. Alors que la peinture des Pays-Bas est universelle, sa littérature franchit rarement ses frontières. Ce n'est pas uniquement à cause d'une langue relativement peu parlée, car d'autres langues aussi peu connues à l'extérieur de leurs territoires, comme le suédois et le norvégien, n'ont pas empêché la renommée de Strindberg et d'Ibsen.

Le livre de Jacques Beaudry comble une lacune et offre un début d'explication. Il associe la littérature néerlandaise au paysage d'un pays marqué par les sinuosités, les contrastes de lumière et d'ombre, qui a donné naissance à une grande peinture mais qui, à première vue, apparaît plat. «L'obscurité des nuées aiguës la lumière», dit Beaudry, «celle des canaux aiguës la lumière. Il s'agissait pour saisir le monde dans ce lieu de nuées et d'eaux de prendre garde. Si le mot regarder avait un sens particulier qui convenait à la fluide Hollande, il m'apparaissait comme une conviction que c'était celui-là: prendre garde. Une ardeur et un discernement s'y combinaient, une vigilance et une pénétration ajustées aux subtilités du monde et des choses, à cette réalité où secrètement l'invisible accompagne le visible.»

Jacques Beaudry est professeur de littérature à l'Université de Sherbrooke. Il a choisi de présenter douze écrivains contemporains choisis parmi ceux dont au

moins un ouvrage est disponible en traduction française. Certains, comme Cees Nooteboom et Harry Mulisch, furent commentés dans la presse française et québécoise. D'autres, comme G. Reve, Jan Wolkers, Connie Palmen, méritent de l'être.

L'auteur n'offre pas une description de l'œuvre de chacun de ces écrivains. Il cherche, dans des notes brèves de deux ou trois pages, à déceler dans un roman ou dans un recueil de poésie le point où «s'intercalent une émotion et une vision». L'on sait ainsi que Jan Wolkers a écrit des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre qui s'inspirent de sa vie «marquée par l'autorité redoutable d'un père protestant» et que Connie Palmen a écrit un roman où elle cherche à connaître les lois du monde.

Les notes de Beaudry sont denses, riches, sensibles et donnent envie de lire les œuvres de ces écrivains. Cependant, cet ouvrage n'est ni un manuel ni l'histoire d'une littérature. Il est l'œuvre d'un lecteur attentif, épris d'un pays et qui, à travers des écrivains qui expriment, chacun à sa manière, la complexité et les subtilités de ce pays, dit son amour pour des Pays-Bas qu'on ne cesse de découvrir. Aussi bien dire un hymne, adressé, par écrivains interposés, à un pays aimé.

L'ŒIL DE L'EAU

NOTES SUR DOUZE ÉCRIVAINS

DES PAYS-BAS

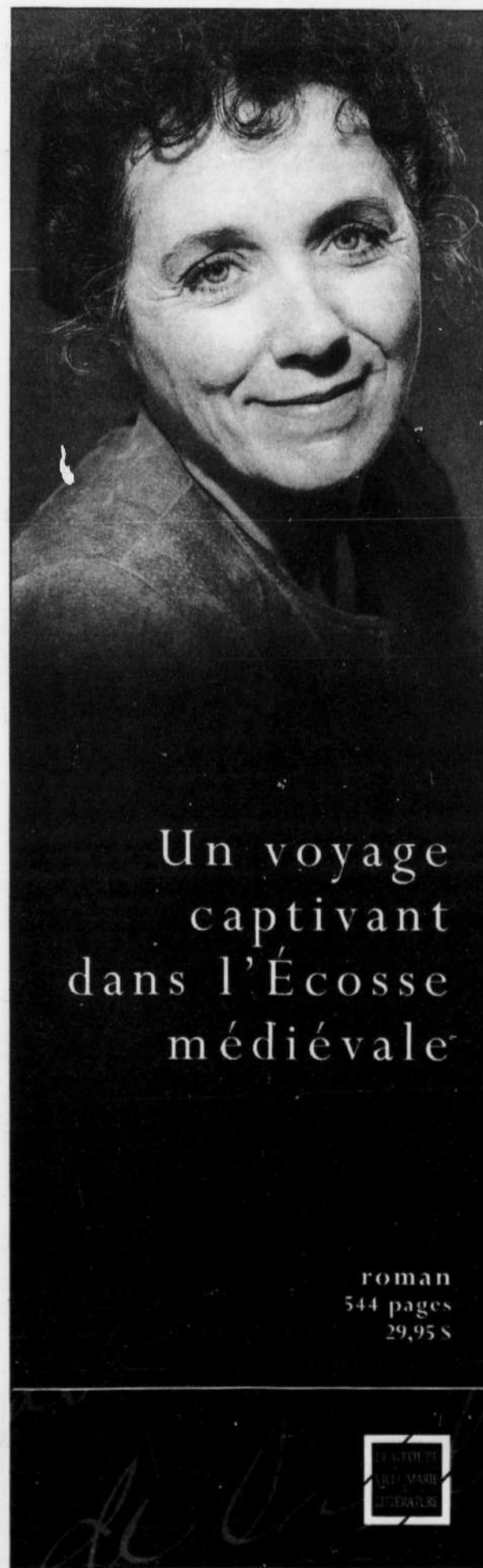
Jacques Beaudry

Éditions Liber

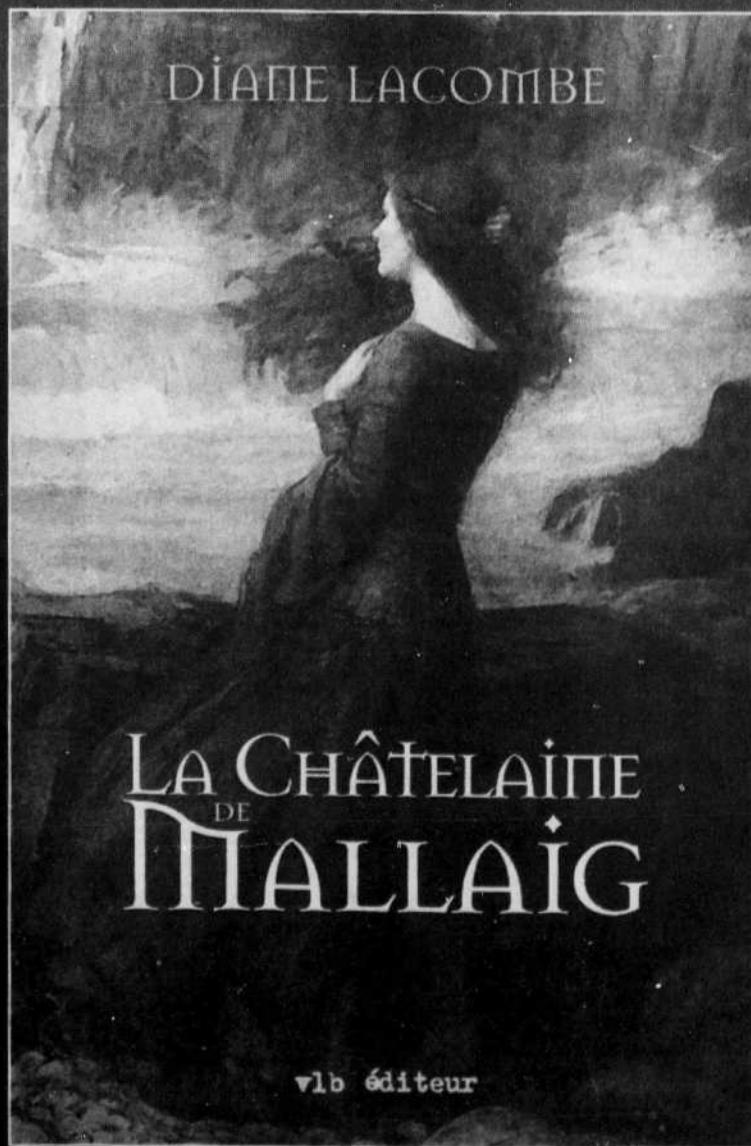
Montréal, 2002, 114 pages

VARGAS

«Un roman formidable, nourri de métaphysique et d'étrangeté.»

MARIE-FRANCE BAZZO, *Radio-Canada*

Un voyage captivant dans l'Écosse médiévale

roman
544 pages
29,95 \$vlb éditeur
www.edvbl.com

ANDRÉ CARPENTIER

Un périple au Tibet, demeure tranquille des dieux, où la beauté, le désert et l'altitude se font les métaphores mordantes de l'épreuve de vivre.

MENDIANT DE L'INFINI

Récit
248 pages • 22,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

POÉSIE

Parler de la solitude

DAVID CANTIN

Le poème renvoie souvent à un processus de transformation. Du dévoilement amoureux au deuil, personne ne sort tout à fait indemne d'expériences aussi complexes. Il y a d'ailleurs tellement de façons de dire le «grand mystère humain». Chez Denise Desautels et Patrick Coppens, l'écriture sert de motif afin d'interroger certaines périodes charnières d'une vie. Le reflet de l'art a aussi joué un rôle décisif dans chacune de ces démarches. Deux manières de régler ses comptes avec l'inéluctable destin.

Denise Desautels a beaucoup écrit sur le deuil et l'absence d'un être proche. *Pendant la mort* se situe dans la lignée de livres aussi différents, d'un point de vue formel, que *Cimetière: la rage muette* (Dazibao, 1995) et *Tombeau de Lou* (Le Noroît, 2000). Ce long texte en vers libres trace le portrait d'une femme qui va à la rescousse d'elle-même. Comment peut-on se préserver des blessures les plus intimes du temps?

Le poème commence au début de l'automne, au parc Lafontaine. Des souvenirs surgissent devant l'ancienne maison familiale. La mère n'est plus et la vieillesse commence à se faire sentir. Une mise à nu s'installe à partir de faits et de constats. La narratrice se souvient d'un voyage à l'étranger ou d'un extrait des *Heures* de Fernand Ouellet-



te. Toutefois, *Pendant la mort* suit la disparition dans le risque existentiel du vertige. C'est le mouvement de la marche rapide qui guide les impressions. La vie semble maintenant davantage du côté de la mort. Souvent tragique, le poème tente néanmoins de vaincre la douleur et l'inquiétude. La révolte s'en prend aussi à la mémoire. D'ailleurs, l'image d'un «Job à la dérive» traverse le recueil qui n'hésite pas à défendre cette réalité obscure. Le poids de la perte ne cesse jamais de vibrer à l'intérieur du corps: «Ma mère morte / dans mes mots / je les vois, qui courent / au-dehors, d'écho en

écho / jusqu'à ses draps trop blancs / tandis que ça recommence / ça continue, le cycle infini / de sa survie, son éternel retour / sa millième résurrection / ma mère blafarde en attente / de quelque dernière confiance / ça pleure partout dans l'appartement / jusque sur les étagères / entre les objets et les livres / taches pesantes entre les pages / parmi les mots désormais inutiles / des vivants, et les miens [...]»

On trouve, dans les derniers livres de Denise Desautels, un désir de faire face aux questions les plus fragiles sans nécessairement passer par l'intermédiaire de l'œuvre d'art. Après s'être reconnue dans les démarches esthétiques de Jocelyne Allouche, Michel Goulet ou Martha Townsend, Desautels se concentre désormais sur son propre dilemme. *Pendant la mort* prouve encore une fois l'exigence derrière cette quête des multiples facettes d'une émotion.

Beaucoup plus ludique, la poésie de Patrick Coppens trouve son expression la plus juste dans *Venez, nous serons seuls*. Il est plutôt rare, de nos jours, de mettre la main sur un livre aussi magnifique. Les Éditions d'art Le Sabord ont d'ailleurs fait un travail remarquable. Tout cela prédispose à la lecture d'un recueil qui déroute mais ne cache jamais ses intentions. On assiste, chez Coppens, à une joute verbale où l'aphorisme est vainqueur. Lucide, ironique ou mordante, la spontanéité demeure généreuse.

De plus, les dessins de l'auteur viennent ponctuer ces messages qu'il envoie à son époque: «Rien n'est dit / qu'un silence / s'empare de la nuit / et nous irons dormir / ailleurs entre la joie du feu / et les murmures du ruisseau / sur le ventre doux / des galets.» Toujours alerte, le poète se cache derrière ses phrases, qu'il expédie de façon plutôt lapidaire.

Au début d'un poème, Coppens mentionne avec justesse qu'«écrire est une fête». Dans son désordre, mais aussi dans sa profonde dispersion, ce livre fait naître une solitude des plus attachantes. On s'amuse, mais le rire s'apparente davantage aux clin d'œil d'un texte comme *Lazare* (Trois, 1997). À la fois étourdissantes et graves, ces formulations échappent à une conception un peu trop homogène de la poésie contemporaine. Ces débordements inspirent sans toutefois se faire prendre au piège du ridicule. On retrouve un Coppens à son meilleur.

PENDANT LA MORT

Denise Desautels
Québec Amérique,
collection «Mains libres»
Montréal, 2002, 112 pages

VENEZ, NOUS SERONS SEULS

Patrick Coppens
Éditions d'art Le Sabord,
collection «Carré magique»
Trois-Rivières, 2001, non paginé

VOIX

SUIITE DE LA PAGE D 1

«Je raconte une histoire qui se passe dans un village où il y a une guerre», dit-elle.

Dans ce roman, cet espace où pourraient vivre conjointement l'Orient et l'Occident, une civilisation, la civilisation du maïs, est en train de s'éteindre. «En ce moment, en Chine, on est en train de vivre la disparition de l'agriculture. La Chine a toujours été un pays d'agriculture», relève-t-elle.

Cette Chine, elle l'a connue, dans sa jeunesse, dévastée par les inondations, souffrant de mau-

vaises récoltes. C'était une Chine coupée du monde, qui avait rompu ses relations avec l'URSS et dont les relations avec les États-Unis étaient très mauvaises, après la Révolution culturelle.

Ying Chen fait d'ailleurs partie de la première génération à avoir pu fréquenter l'université, fermée à ceux qui l'avaient précédée. Passionnée des langues, elle a alors complété une licence en langue et en littérature françaises à l'université de Fudan, à Shanghai. Elle étudie alors plusieurs auteurs français du XIX^e siècle, puisque ce sont surtout

ces auteurs qu'on pouvait trouver sur les rayons de la bibliothèque de la faculté.

C'est dans cette ambiance qu'elle développe une curiosité avide pour l'Occident. Aujourd'hui, Ying Chen affirme son intérêt pour Marcel Proust ou Albert Camus. En poésie, elle apprécie l'œuvre québécoise de Saint-Denis Garneau.

Car Québécoise, elle est vraiment devenue, elle qui a dû abandonner la nationalité chinoise, puisque la Chine ne tolère pas les nationalités multiples. De la Chine, où ses parents habitent, qu'elle visite fréquemment, elle reçoit encore des livres et des revues, à travers lesquels elle se tient au courant de l'actualité littéraire. Et tranquillement, à force

d'être entretenus parallèlement, ces deux univers, l'Orient et l'Occident, se sont mêlés en elle pour n'en former qu'un seul, une Terre ronde où les premières amours ont une importance capitale.

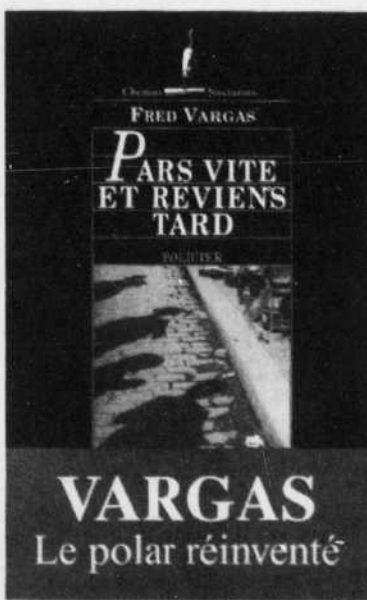
«Quand je fais une chose, je ne fais pas de distinction entre l'Occident et l'Orient», dit-elle.

Ying Chen voudrait connaître l'Europe de l'Est, l'Égypte. Car malgré son besoin de s'ancrer, de se stabiliser, l'ailleurs continue de l'habiter, comme un appel.

LE CHAMP DANS LA MER

Ying Chen
Boréal
Montréal, 2002, 120 pages

VARGAS



Pars vite et reviens tard
Éditions Viviane Hamy
348 pages
26,95 \$

«Un bonheur de lecture rare.»
GILBERT GRAND, *La Presse*

«Un univers unique, extravagant. J'ai été complètement séduit.»
JEAN FUGÈRE, *Radio-Canada*

«Le nouveau Vargas a des résonances troublantes.»
SABRINA CHAMPENOIS, *Libération*

«Une écriture d'une élégance aux raffinements classiques et clin d'œil pleins d'humour.»
DINAH BRAND, *Lire*

ROMAN AMÉRICAIN

La question du nombre

CATHERINE MORENCY

S'inquiétant de la décadence de l'édition littéraire en Occident, Jean Cau, jadis secrétaire de Jean-Paul Sartre et critique acerbe (mieux connu, entre autres, pour son pamphlet *Lettre aux têtes de chiens occidentaux*), écrivait, en 1967: «Comment choisir à travers les productions dont les éditeurs nous inondent?... Les best-sellers? Je me méfie de cette littérature de masse.» Dans la mouvance des intellectuels de l'époque (Vian, Bataille, Blanchot), tout critique se respectant considérait avec scepticisme cette engance éditoriale, épidémie venue de l'Amérique pour contaminer la vraie littérature, objet intouchable selon certains.

Aujourd'hui, le lecteur (qu'il soit d'Europe ou d'ailleurs) semble avoir pris un certain recul par rapport à la peur de cette hégémonie culturelle, et on reconnaît plus facilement qu'un livre (surtout un roman) qui se vend à fort tirage ne soit pas nécessairement dénué d'intérêt, ou relégué au rayon «lectures de vacances». Les Houellebecq, Eco et Irving en sont des témoins éloquents. Ainsi, les maisons d'édition québécoises acquièrent de plus en plus volontiers, pour le marché d'ici, les droits de traduction en français des best-sellers américains. Dans cette veine, *La Jeune Fille et la perle*, de la romancière Tracy Chevalier, paraissait récemment en traduction française chez Libre Expression, après avoir été vendu à plus d'un million d'exemplaires dans le monde anglophone.

Prenant place dans la petite ville de Delft, dans les Pays-Bas, au XVII^e siècle, le récit traite de l'âge d'or de la peinture et plus particulièrement de l'un des acteurs clés de cette période, le peintre Vermeer. C'est dans cette atmosphère baignée d'élitisme et de raffinement que nous faisons la rencontre de Griet, jeune servante fraîchement engagée par la famille de l'artiste. Sous le regard médusé de ce personnage vif et sensible, animé d'une naïveté presque invraisemblable, le lecteur se familiarise avec les aléas de la vie d'artiste, mais aussi avec les démons parasites de la psyché de ce dernier.

Rapidement, Griet développera un lien d'intimité avec le maître, quittant le rang de simple bonne pour celui d'aide professionnelle (devenant responsable de l'élaboration des couleurs dans l'atelier), puis, en dernier recours, de modèle. Une expérience envoi-rante pour une exégète qui deviendra le sujet de l'un des tableaux phares de Vermeer et fascinera

toutes les générations de peintres à sa suite, plus particulièrement ceux de l'école romantique. Mais Griet apprendra aussi, au détour d'une gloire péremptoire, le prix à payer pour avoir bouleversé l'ordre social d'un monde des plus conservateurs.

Bien qu'il ait été visiblement écrit pour rejoindre un large bassin de lecteurs, le roman de Chevalier contient quelques traits singuliers, plus ou moins propres à ce genre d'ouvrages. Certes, la plume de l'auteure, qui écrit suivant un modèle précis, dicté par quelques conventions stylistiques de base, n'a rien de bouleversant. Descriptive, efficace, sans effusion, la narration n'a pas lieu de surprendre le lecteur, qui se laissera porter par un récit sans grand relief stylistique. Toutefois, ce récit a ceci d'insolite: il introduit un renversement dans le mode narratif habituel. En effet, l'héroïne de best-seller possède généralement des qualités qui font d'elle un être flamboyant. Dans *La Jeune Fille et la perle*, Tracy Chevalier échappe à cette convention et prend pour protagoniste une jeune fille modeste, sans attraits particuliers. L'originalité réside dans ce choix qui entraîne, en parallèle avec le déroulement de l'histoire, une prise de parole inattendue. Outre une recherche biographique approfondie (la documentation sur la vie et l'œuvre de Vermeer y est très présente), le roman acquiert un intérêt indéniable à mesure que croissent la confiance et la perspicacité de Griet. D'abord banale et un peu sottise, elle devient perspicace, et son intuition se transforme en acuité.

Malgré quelques incongruités — le fait, par exemple, que Griet, analphabète, tienne un discours aussi imagé que celui-ci: «Je m'adossai au mur de brique voluptueusement tiède et levai la tête. Le ciel, sans nuages, était d'un bleu ironique» — et une affection exagérée pour les comparaisons et les métaphores inutiles, *La Jeune Fille et la perle* fait partie de «l'autre» catégorie de best-sellers. La première étant celle, précisément, que Jean Cau considérait avec mépris. Subsistent dans l'autre des œuvres qui, en plus de permettre à leurs auteurs de vivre de leur plume, valent bien un détour en librairie.

LA JEUNE FILLE ET LA PERLE

Tracy Chevalier
Traduit de l'anglais
par Marie-Odile Fortier-Masek
Éditions Libre Expression
Montréal, 2002, 303 pages

Simone de Beauvoir : tout un héritage...

Depuis sa parution, en 1949, *Le deuxième sexe* n'a cessé d'être commenté, admiré, caricaturé, notamment autour de la célèbre phrase: «On ne naît pas femme, on le devient.» Un demi-siècle plus tard, la situation des femmes a radicalement changé, du moins en Occident. Quelle est la pertinence de cette œuvre pour nous aider à penser, aujourd'hui, un nouveau rapport entre les sexes? Parmi les féministes, Simone de Beauvoir suscite toujours l'admiration... et la controverse.

Invitées:
Francine Descarries
Professeur de sociologie, UQAM
Chantal Maille
Professeur en études des femmes,
Université Concordia
Marie-Blanche Tahon
Professeur de sociologie, Université d'Ottawa
Diane Lamoureux
Professeur de philosophie politique,
Université Laval

Chasseurs d'idées

Dimanche 14 h et 23 h 10
mardi 15 h

Cette émission est enregistrée:
Olivieri
librairie • bistro
Tél.: 514 739-3639

Télé-Québec
telequebec.tv

félicite Denis Thériault

lauréat du Prix Anne-Hébert 2002

pour son roman *L'iguane*

Denis Thériault
L'iguane
roman

Cahier spécial

SALON DU LIVRE
de l'Outaouais

samedi
Publié le **16** mars
Tombée publicitaire
le 13 mars

LE DEVOIR

LITTÉRATURE

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Les années de crainte

On est en 1938, aux États-Unis. Kathrine Taylor, Américaine d'origine germanique, grande buveuse de café, vient de terminer une longue nouvelle épistolaire que son publicitaire de mari, qui lui sert aussi d'agent, juge trop « forte » pour avoir été écrite par une femme... Et l'éditeur est bien d'accord: Kathrine écrira donc désormais sous le pseudonyme de Kressmann (son nom de jeune fille) Taylor. *Inconnu à cette adresse* dévoilait, aux yeux du lecteur états-unien, la vraie nature du régime nazi et le danger que représentait pour la civilisation son antisémitisme officiel, tout en dénonçant les sympathies pro-allemandes à l'œuvre au sein de la société américaine. Le livre connaitra un succès immédiat, obtenant même la bénédiction de Mme Roosevelt.

Peu après, Kressmann Taylor est approchée par le FBI, qui la met en contact avec un jeune pasteur allemand expatrié. Au cours de plusieurs rencontres secrètes, Taylor va recueillir l'histoire de Karl Hoffmann (travestissement romanesque de Leopold Bernhard), lequel, même après son installation aux États-Unis, craignait, apparemment, pour sa sécurité, au point d'insister pour que leurs rendez-vous se déroulent sous le sceau de la plus stricte clandestinité. Les dirigeants américains savent déjà que l'affrontement avec les puissances de l'axe est inévitable. Il s'agit maintenant de préparer l'opinion publique à la lutte contre le fascisme.

De fait, apprend-on dans l'éclairante postface signée Charles Douglas Taylor, fils de l'auteur, les autorités ont prévu le sort du futur livre dans ses moindres détails: il sera inscrit sur la liste des best-sellers et figurera au prestigieux catalogue du Book-of-the-Month Club. Quant à l'adaptation cinématographique, ce ne devait être qu'une simple formalité. Malgré toutes les tasses de café nuitamment ingurgitées, Taylor n'arrive-



Louis Hamelin

pas à devancer l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, qui a pour effet de rendre toute cette opération de propagande éditoriale soudain inutile...

D'emblée, le projet de Taylor pose la question de la véracité historique, et de ses rapports parfois ambigus avec l'affabulation romanesque. « *L'histoire de Karl Hoffmann est ici relatée telle qu'il me l'a racontée. Elle est forcément vraie* » [c'est moi qui souligne], car j'ai rencontré cet homme », affirme, aidée d'un fort beau sophisme, Kressmann Taylor dans sa préface. Va pour les changements de noms destinés à préserver la sécurité des individus, donc. Mais l'entreprise de « fictionalisation » va plus loin, puisque, par exemple, la romancière donnera pour père à son héros un pasteur résistant de l'Église luthérienne alors que celui du véritable Leopold Bernhard était un ancien colonel de l'armée prussienne.

Admettons qu'un certain degré d'affabulation romanesque permette en l'occurrence de mieux servir la vérité historique. Celle-ci résiderait alors dans l'implacable déroulement de la machination nazie, qui visait à faire main basse sur le culte chrétien pour lui substituer, par la douceur ou par la force, un dogme concu-

rent fondé sur la supériorité du sang nordique. Un sang que, Fils de l'homme ou pas, les nazis ont l'intention de verser sur l'autel des sacrifices, eux aussi...

Inféodation

Le mérite du livre de Taylor est d'illustrer étape par étape l'exorable logique qui préside à l'inféodation progressive de l'Église luthérienne aux structures idéologiques du pouvoir totalitaire, une démarche qui, par une série de coups de force toujours plus audacieux et brutaux, va marier la persuasion du fait accompli aux fatales hésitations d'un clergé conservateur convaincu, au début, de pouvoir préserver ses acquis et ses prérogatives dans le cadre du programme de redressement national imposé par la machine hitlérienne. Kressmann Taylor montre bien que la réalité historique de la séparation des pouvoirs spirituel et temporel, devenue une simple illusion face à l'entreprise de régénération amorcée par le Führer, va précipiter l'Église réformée d'Allemagne dans les bras des nouveaux dieux pleins de férocité que réclame la nation.

Karl Hoffmann et ses compagnons, étudiants de théologie dans une université berlinoise, vont comprendre trop tard que les nazis ne désirent pas seulement s'assurer, par d'habiles manœuvres, la complicité tacite des pouvoirs religieux dans leur entreprise de domination de l'Europe. Ils ambitionnent carrément de se substituer à ceux-ci et de « nazifier le christianisme » pour instituer une nouvelle religion fondée sur le culte de l'État. Polluée par la tradition juive, la religion chrétienne, « à base de vieilles mythologies et de craintes périmées [...] n'est bonne que pour les faibles », alors que « la vraie religion naturelle devrait consolider la force joyeuse du sang nordique ». Et encore: « L'Église doit renforcer le destin national de puissance totale. » « Tu crois au salut par le sang du Christ, dit à Karl un ami d'enfance deve-

nu SA, et je crois au salut par ce sang noble qui coule dans les veines de tous les Aryens. Nous devons nous agenouiller devant le même autel... »

Et en effet, le principal malaise que provoque ce livre est sans doute de montrer deux croyances qui s'affrontent, chacune en possession de la seule vérité possible. Car après tout, le sang des guerriers ruisselle dans les pages de l'Ancien Testament tout autant que dans les vieilles légendes germaniques dont s'inspiraient les philosophes officiels du régime pour prôner leur culte nietzschéen du héros... Et le Dieu du pasteur Hoffmann n'exhibe-t-il pas lui-même, à l'occasion, ses propres tendances totalitaires quand il doit « être adoré avant tout? » « Il ne tolère aucune idole devant lui », fulmine d'un ton solennel le père du héros. Reste que le message révolutionnaire du Christ, qui transforme en force la faiblesse de l'amour, s'opposait de front à l'idéologie nazie. Et que, comme tente de le démontrer Taylor tout au long de son livre, « ils ne peuvent écraser que nos bras, nos jambes et notre crâne, pas notre esprit ».

Dans ces « années de crainte » qui virent l'Europe abandonner son âme aux puissances païennes, des centaines de pasteurs et de croyants furent jetés en prison ou internés dans des camps de concentration. Et l'Église « confessante » à laquelle appartenait Karl Hoffmann semble avoir été la seule à diffuser des tracts pour « protester contre l'obligation du port de l'étoile jaune ». Vingt millions de catholiques, rappelons-le, vivaient aussi en Allemagne...

JOUR SANS RETOUR

Kressmann Taylor
Traduit de l'anglais par Laurent Bury
Éditions Autrement
Paris, 2002, 325 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La religion de l'automobile

GUYLAINE MASSOUTRE

François Bon est un étrange auteur. Depuis son premier livre, *Sortie d'usine* (1982), il n'a cessé de vouer ses mots aux moteurs, carrosseries et voitures du garage paternel. C'est à peine s'il s'est ouvert, dans *Paysage fer* (2000), à la voie ferrée. Clés en mains, il poursuit son œuvre d'ouvrier mécanicien.

Voyons donc: « *Voix: quelque chose comme Bolinder six cylindres en ligne en tout cas le mot Bolinder.* » Des marques et des codes, il faut être initié. Après ces premiers mots, deux paragraphes plus loin, de nouveau: « *Voix: encore des mots séparés, opaques, par exemple Citroën B2, moteur Bettus Loire, ou CLM.* » Ces sphinx parlent par codes. Passez-moi le scalpel. Ponctuant les gestes précis, des mots s'égrènent, avec leur litanie chantante et nostalgique: maison, lamento, repère, émerveillement, enterrement, photo, liste, abandon, véhicules, dimanches, biographie, cartes postales, transition, fuites, routes, jardin, échappées, nuits, temps.

Comme dans l'inoubliable taxinomie de Borges, classant les animaux selon une logique inouïe, le monde appartient à celui qui le nomme. La litanie fait le poète. L'ordre du fabricant aurait-il l'imagination folle d'un précis de technologie?

Leviens de matière mate

Lorsque Jacques Lacarrière, en 1988, publia *Ce bel aujourd'hui*, il

ne pensait sans doute pas se tailler un franc succès, avec ses brefs diptyques sur les pylônes électriques, les autoroutes, les aqueducs, les raffineries et autres ossatures de la modernité. Pourtant, l'ouvrage a été réédité.

Était-ce oublier que Roland Barthes, dès 1957, avec ses *Mythologies*, avait fait l'apologie d'un « objet superlatif », la Citroën DS19, et que sa séméiologie de la vie quotidienne ouvrait la mélodie de la modernité? Lui qui faisait du bolide lisse et bossu « l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques », ne ménageant aucun superlatif, n'avait-il pas l'humour assez caustique pour avouer, en conclusion, que tout nouveau promu de la petite bourgeoisie sacrifie à cet exorcisme?

François Bon semble avoir acheté d'un seul élan les fascinations — aux « complaisances néomaniaques » des constructeurs — de Barthes. Mais il les replie sur un monde moins merveilleux et, pour le coup, peu optimiste. Sous la tôle, l'huile. On glisse dans ce que Barthes appelait avec délices « la phénoménologie de l'ajustement ». Souvenons-nous des trouvailles de Barthes, dans le droit fil d'Apollinaire: « *la tunique du Christ était sans couture, comme les aéroplanes de la science-fiction sont d'un métal sans relais.* »

Cela donne, chez Bon: « *Émerveillement: rien qu'au mot Panhard, par la succession des modèles depuis la Dyna Z jusqu'à l'élégante PL 17, enfin la Panhard 24 pour le surbaissément de l'habitacle, l'intérieur cuir grain fin et l'odeur, les*

cadran ronds du tableau de bord et les chromes des pare-chocs, le son même du moteur dit flottant... » Mais ce ne sont que mots justes, venus d'une serre où les plantes ont grandi entre le fer et les moteurs. Paysage dur.

Ode ancestrale

Lorsque René Bon s'éteint, le 13 décembre 2000, avec lui disparaît la maison de trois générations dévouées à Citroën. Des trois frères, réunis auprès du mort par ce qui lie ce monde d'hommes, l'automobile, un seul garde les larses du carburateur. Après quelques années de métier technique, il est devenu écrivain, pour mieux approcher ce *Temps machine* (1993). « *Lamento* », écrit-il, pour dire la plainte et la douleur, d'abord du deuil, ensuite du temps. Sur ce prétexte, comme jadis au temps des enterrements, le village défile et se gare entre les mots. Toute une perception du monde s'ouvre avec le portail du garage, aujourd'hui muré, « *force indifférente de ce qui est là, sans que personne ne s'en préoccupe plus.* »

Comme chez Bergounioux, une France provinciale surgit de la mémoire, silencieuse, un peu honteuse de sa modestie et de ses outils mangés de rouille. L'écriture lui donne des motifs, disposition d'ensemble aux flèches effritées mais aux courbes encore pleines. Cathédrales englouties, les carrosseries se dentellent, si près de la mer, en cette Charente douce ou sous les ciels de Vendée, où Rabelais et d'Aubigné font entendre encore « *la langue des ma-*

rais sous la mer », une certaine dislocation de la syntaxe, une lourdeur des diphtongues et de la charge même de ce qu'on a à dire quand on est l'héritier de lointains protestants écrasés.

Il y fallait une fatalité. Elle est perceptible dans ce monde simple, où tout devait aller au rythme des pistons. Mais un autre décompte a arrêté les engins dans leur fière posture, qui pose si bien sur la photo. Sur cette photo, justement, une grue de 40 tonnes sur un engin à 24 roues, déplacée par un seul homme. Elle fait l'objet d'une dernière conversation entre le père et le fils.

Tout parle de traces, de tensions brisées, qui sous-tendent le récit. Où est donc passée l'enfance protégée? Les ateliers de mécanique sont vides; mais à dix ans, dans les années soixante, un gamin enfilait les mots dans les engrenages précis d'un Grand Horloger voltairien. Aujourd'hui, le souvenir des garages, des rallies de canton et des courses du Mans, avec la vie animée d'antan, semble plus incongru que des sculptures dans le désert.

Pourtant, entêté et fixe, le regard moulé dans les formes mécaniques est demeuré. De son père, Bon a gardé la « coquille corporelle » de l'automobile, identification à partir de laquelle tous les paysages hissent leur découpe géométrique sur l'horizon, tandis que des silhouettes la regardent passer, les bras ballants. On dirait un rêve dans un cadre étroit. L'écriture déroule mécaniquement sa métaphore prison. Mais il n'y a plus

personne au volant. Soudain le virage fatal. Comme après un accident, les roues tournent encore, à vide contre le ciel, alors que le moteur a cassé.

MÉCANIQUE

François Bon
Verdier
Paris, 2001, 124 pages



MONIQUE LARUE

« Monique LaRue nous offre un regard pénétrant sur le monde de l'éducation. Son roman, d'un style éblouissant, est une fête de l'esprit. »

Réginald Martel,
La Presse

« De l'ironie comme l'un des beaux-arts. »

Hervé Guay,
Le Devoir

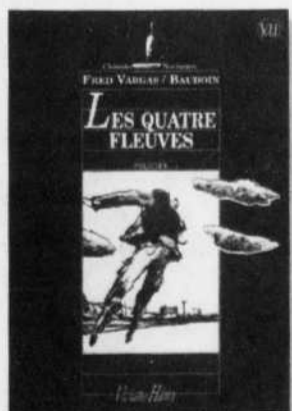
LA GLOIRE

DE CASSIODORE

Roman
304 pages • 24,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

VARGAS



« Fred Vargas, la virtuose du polar, est diabolique. »
NITA ROUSSEAU,
Le Nouvel Observateur

« Voilà une dizaine de bouquins à savourer avec délectation et surtout sans modération. »

GILBERT GRAND,
La Presse

Les quatre fleuves
Illustrations de Edmond Baudoin
Éditions Viviane Hamy
224 pages
39,95 \$



Coffret
Fred Vargas
3 romans :
• *Debout les morts*
• *Un peu plus loin sur la droite*
• *Sans feu ni lieu*
Éditions J'ai lu
29,95 \$

NYZ éditeur

félicite Hélène Guy
finaliste au Grand Prix littéraire
de la ville de Sherbrooke 2002
pour son roman *Amours au noir*



Hélène Guy
Amours au noir
roman



ESSAIS

Ceux qui sont partis, ceux qui sont venus

Paru à la fin de l'année 2000, l'ouvrage d'Yves Roby (*Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*) s'était perdu dans une des piles de livres qui occupent le chantier du chroniqueur. Son existence, pourtant, mérite d'être soulignée puisqu'il s'agit d'une œuvre majeure sur un sujet souvent négligé dans notre historiographie, c'est-à-dire la grande aventure de nos compatriotes qui ont émigré en Nouvelle-Angleterre et le sort de leurs descendants.

La présence d'un oncle des États, dans plusieurs familles du Québec, appartient à notre folklore, mais la réalité du phénomène d'ensemble a rarement été étudiée de façon systématique et sans préjugés. Qui étaient-ils, ces 900 000 Canadiens français qui ont choisi de partir entre 1840 et 1930? Quelles étaient leurs motivations? Que sont-ils devenus? En étudiant «le processus de construction identitaire» des Franco-Américains, en décrivant «les représentations que les Canadiens français émigrés en Nouvelle-Angleterre et leurs descendants se font d'eux-mêmes», Yves Roby tente d'apporter une réponse originale à ces questions.

Si de 1840 à 1860 les départs se font nombreux (environ 22 000) mais non systématiques, on peut parler, pour la période qui va de 1865 à 1900, d'une véritable saignée démographique. Sont-ce des «lâches», des «déserteurs» et des «renégats», pour parler comme une certaine élite canadienne-française de l'époque, ceux qui partent ainsi? Faut-il plutôt attribuer leur départ, comme le fait Honoré Beaugrand, à la misère qui sévit au Québec et devant laquelle les autorités s'avèrent impuissantes? Toujours est-il, en tout cas, qu'ils reproduisent à bas des «petits Canadas» en tous points fidèles aux paroisses d'ici et qu'on serait mal venu, pour cette raison même, de les mépriser. Pourquoi ne pas plutôt les élever au rang de missionnaires partis à la reconquête d'un territoire jadis catholique? Des deux côtés de la frontière, leur statut ne laissera personne indifférent. Doit-on travailler à leur rapatriement ou souhaiter leur implantation catholique et française au sud?

Souvent perçus, aux États-Unis, comme des étrangers peu dignes de respect, comme des «envahisseurs papistes» ou comme des briseurs de grève nuisibles, les Canadiens français du Sud cherchent donc, de plus en plus, à se faire naturaliser afin de contrer cette propagande. Mais peut-on s'adapter sans s'assimiler? Les évêques irlandais, responsables des paroisses canadiennes-françaises, n'y croient pas et cherchent à accélérer le processus, déclenchant ainsi de virulentes querelles, au sein même de la communauté franco-américaine, qui opposeront les radicaux aux modérés.

À partir de 1900, l'immigration canadienne-française est presque nulle et l'anglicisation galopante



Louis Cornellier

fait des ravages. Que faire? Sonner le réveil national et tout mettre en œuvre afin de préserver l'intégrité catholique française de la Franco-Américanie, comme s'y activera tout un bataillon de radicaux, ou bien prôner une adaptation prudente au contexte états-unien sans rogner sur l'essentiel, comme le suggéreront les modérés? Ce sont ces derniers qui gagneront la lutte d'influence, mais ce sera au prix de l'essentiel qu'ils tenaient pourtant à préserver. Canadiens français des États-Unis devenus Franco-Américains bilingues de langue française, nos compatriotes exilés, dont les enfants sont nés au sud, deviendront avec le temps, au cours du XX^e siècle, des Américains unilingues anglais d'origine canadienne-française.

Aujourd'hui, écrit Yves Roby, «sur les quelque trois millions d'Américains d'origine canadienne-française qu'on trouve dans les États du nord-est des États-Unis, des dizaines de milliers parlent et comprennent toujours le français. [...] Toutefois, on ne peut pas dire qu'ils forment toujours une vraie communauté, capable d'assurer la promotion et la défense d'intérêts communs. En d'autres mots, il existe toujours des Franco-Américains, mais il n'y a plus de Franco-Américanie.»

Est-ce l'histoire d'un échec ou celle de la réussite d'une intégration? Yves Roby, qui n'a pas voulu entacher son imposant et admirable travail descriptif en se lançant dans des considérations polémiques intempestives dans le cadre de son projet, laisse à chacun le soin d'en juger.

Même nombreux à prendre racine sur le territoire états-unien, les Canadiens français, finalement, n'auront pas véritablement influé sur l'évolution culturelle de leur pays d'adoption. Il en va autrement, toutefois, de ceux qui, partis d'ailleurs, sont venus, surtout au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, s'installer chez nous, emportant leurs mots et leurs univers d'origine dans leurs bagages.

Écriture migrante

Avec *Ces étrangers du dedans*, Clément Moisan et Renate Hildebrand ont voulu évaluer, pour la période qui va de 1937 à 1997, «comment ce nouvel élément «ethnoculturel», qui vient s'ajouter, transforme et modifie» le système de la littérature québécoise. Présenté comme «une histoire de l'écriture migrante au Québec», leur essai accorde beaucoup d'importance aux individus et aux œuvres qui ont participé à cette évolution, mais il cherche surtout à analyser les effets systémiques de cette autre grande aventure.

L'histoire de l'écriture migrante au Québec, selon eux, se divise en quatre périodes distinctes et suit une évolution qui marque le système littéraire québécois dans son entièreté. S'ils sont nombreux à s'inscrire dans nos lettres entre 1937 et 1959, les écrivains immigrants de cette époque pratiquent toutefois une écriture qui «ne marque pas de différence par rapport à celle des écrivains québécois». Moisan et Hildebrand parlent donc du règne de «l'uniculturel» pour qualifier l'esprit de cette phase.

De 1960 à 1974, le caractère distinct des voix culturelles immigrantes s'impose avec plus d'évidence, mais «l'idée d'influence d'éléments sur d'autres n'existe pas directement dans cette deuxième phase du développement des rapports entre écrivains néo-québécois et québécois». Les essayistes parlent donc du règne du «pluriculturel», d'un paysage devenu polyphonique qui annonce une suite plus engageante de part et d'autre.

À l'ère de l'interculturel, entre 1975 et 1985, l'identité immigrante des écrivains néo-québécois s'affirmit de plus en plus, ce qui entraîne une nouvelle dynamique d'affrontements et d'échanges entre les cultures en présence, qui cherchent à se redéfinir dans un rapport à l'altérité à la fois reconnue et désirée, mais déroutante et difficile à cerner.

Résultante d'un processus complexe et jamais vraiment achevé, le «transculturel» qui caractériserait le système littéraire québécois depuis 1986 viendrait boucler la boucle de cette évolution en réunifiant de façon tout à fait originale et dynamique des cultures naguère unifiées dans l'homogénéité et ensuite vécues comme hétérogènes. Moisan et Hildebrand résumant bien la logique de leur regard: «On l'a vu dans les quatre phases de cette histoire de l'écriture immigrante/migrante où l'on est passé d'une sorte d'uniformité culturelle à des formes de pluralisme culturel, d'échanges, de dialogue et de passages ou de tissages entre les cultures québécoise et néo-québécoises.»

Très claire, détaillée et bien menée, cette histoire de l'écriture migrante au Québec a deux grandes qualités: elle offre un portrait généreux de

ces voix d'ailleurs désormais d'ici et elle traite avec nuance des questions identitaires engendrées par le phénomène qu'elle étudie. Pour ces raisons, il n'est nul besoin d'adhérer à l'enthousiasme transculturel des essayistes (on peut préférer, par exemple, le dialogue des cultures à leur méissage) pour reconnaître la valeur de leur travail.

louiscornellier@parroinfo.net

LES FRANCO-AMÉRICAINS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

RÊVES ET RÉALITÉS

Yves Roby
Éditions Septentrion
Sillery, 2000, 534 pages

CES ÉTRANGERS DU DEDANS

UNE HISTOIRE DE L'ÉCRITURE MIGRANTE

AU QUÉBEC (1937-1997)

Clément Moisan et Renate Hildebrand
Éditions Nota bene
Québec, 2001, 366 pages

« Il existe toujours des Franco-Américains, mais il n'y a plus de Franco-Américanie »

PSYCHANALYSE

Vivre sa vie



Mes treize années chez Bruno Bettelheim
Présenté par Geneviève Jurgensen

nuées tant que nous avons été ensemble.» Avec le départ de Diana, alors que Steve tombe malade, on s'approche au plus près de la souffrance de l'enfant. De son abandon répété, de son immense besoin de reconnaissance. De sa solitude. Et surtout de «son besoin d'être «une bonne mère», une «meilleure mère que la mère» pour les autres enfants autour de lui.

À l'adolescence, après dix ans de vie à l'École orthogénique, le carcan se fait cruellement sentir. L'école n'est quittée que lors de rares et brèves vacances, qui sont autant d'accès à la vie extérieure. Accès à un peu de vie de famille, ne serait-ce qu'à travers les oncles et les cousines à qui il rend visite. Surgissent peu à peu, malgré l'angoisse, le goût du dehors et celui de vouloir étudier dans une grande université. Refusant l'idée que l'École orthogénique ait fait de lui un perroquet sans défi et sans importance, ne doutant aucunement de ses capacités intellectuelles, se servant de son arrogance, il rue dans les brancards. Les éducateurs et même sa thérapeute, Margaret, vont en prendre pour leur rhume. L'équipe, dira-t-il plus d'une fois, ne saura pas bien l'aider à sortir de l'enfance, ni à construire son identité sexuelle, ni encore à faire en sorte qu'il y ait

un salut hors de l'école. Il a du mal à vivre sa vie selon ses termes.

Citant Shakespeare, il proclame: «Presume not that I am the thing I was.» Il décrit une école sans pilote (Bettelheim n'est plus là), des lois sans rationalité, une confusion dans les prescriptions et les proscriptions. Peu d'aide. Beaucoup de difficultés. Il en ressort la figure quasi héroïque de quelqu'un qui a lutté très fort, envers et contre tous, contre lui-même aussi, pour pouvoir un jour se retrouver parmi les «beaux névrosés normaux» de la société.

L'ambivalence qui peut accompagner l'intérêt de la lecture (vouloir pénétrer dans l'univers de cet enfant mais être déçu de ce qu'on y trouve) est peut-être inhérente à l'ambivalence de l'enfant et de l'auteur devant Bettelheim. Le géant D' B., le Grand Méchant Loup, le créateur, le porteur de cette école et de cette possible métamorphose est le lieu de toutes les projections, bonnes ou mauvaises. Celui qui avait survécu aux camps nazis et à leur pouvoir de destruction des âmes et des corps se devait d'être capable d'aider les enfants à se reconstruire. Par ailleurs, David James Fisher écrit, peu après la mort de Bettelheim (*Nouvelle Revue française de psychanalyse*, n° 43, printemps 1991): «Le destin des survivants a été d'intérioriser quelque chose d'analogue à un corps étranger métallique; ils ont été condamnés à finir leurs jours [...] comme s'ils contenaient «des échardes d'acier» qui ne cicatriseraient jamais.» De sorte que les contraintes, les humiliations, les punitions odieuses dont le D' B. usait s'alimentaient de cette «identification inconsciente à l'agresseur» qui caractérise beaucoup de survivants.

Sans que soit fait ici un portrait chargé de haine et de rancune, ou un panegyrique, en particulier à cause du double abandon dans lequel le D' B. a laissé l'école en la

quittant puis en se suicidant, Stephen Eliot trace la limite de l'expérience utopique que fut l'École orthogénique. Et parle de la métamorphose douloureuse d'un enfant, d'un adolescent puis d'un jeune adulte qui doit affronter plus d'une différence à la fois et plus d'un risque de déshumanisation. Cela devient l'autobiographie d'un Américain maintenant âgé de quarante-six ans. Qui doit, de toutes ses forces, tenter de vivre sa vie, malgré une enfance passée sur «la planète Mars». On pense ici aux orphelins de Duplessis.

Ce témoignage se donne comme le premier du genre. Mais il ne faudrait pas négliger ceux qui ont paru dans divers journaux au lendemain de la mort du D' B., à 87 ans, en mars 1990. François Gantheret, dans un court article de la *NRP* (op. cit.), précise que ces témoignages doivent être restitués dans les retds du transfert, marqués par la dépendance, la fascination et l'idéalisation. De plus, Gantheret continue en posant la question du lien entre psychanalyse et pouvoir: «Le verrouillage, dans le cadre clos d'une institution, de la psychanalyse et des relations de pouvoir, produit des effets pervers.» Cela devrait en faire réfléchir plus d'un.

Terriblement mal traduit, ce livre paraît en français avant même sa version américaine. Mû par une urgence qu'on peut avoir du mal à saisir. Si ce n'est que, comme beaucoup d'écrits, il est peut-être nécessaire, vital même, pour la survie de l'enfant devenu homme.

LA MÉTAMORPHOSE

MES TREIZE ANNÉES

CHEZ BRUNO BETTELHEIM

Stephen Eliot

Traduit de l'anglais par Geneviève

Jurgensen

Bayard

Paris, 2002, 426 pages

Olivieri

Librairie • bistro

UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

La musique

Pour l'horaire complet, consultez

L'agenda

Relations

société politique religion

NUMÉRO 675

MARS 2002

Dossier

Quel régime pour la retraite?



La retraite, ça se prépare... collectivement

Radiographie d'un système
Pour une vraie sécurité du revenu
L'épouvantail démographique
Des investisseurs de poids
Un fossé qui persiste

DISPONIBLE EN KIOSQUES ET EN LIBRAIRIES

LIVRES

Entrevue avec Magali Favre

N'ayons plus peur des mots

GINETTE GUINDON

Magali Favre, qui vit à Paris, était de passage au Québec récemment pour parler de son premier roman écrit pour la jeunesse. Cette ancienne institutrice dans une école alternative de Montréal, auprès d'élèves du dernier cycle du primaire, connaît bien les enfants et leur appétit des mots. C'est pour leur transmettre sa passion de l'histoire, particulièrement celle du Moyen Âge, que l'idée d'un roman historique lui est venue tout naturellement. Tandis qu'elle écrivait *À l'ombre du bûcher*, elle voyait la suite prendre forme (le deuxième tome est déjà écrit) et savait qu'un dernier volet terminerait la trilogie *L'Enfant des drailles*, publiée conjointement par Boréal et Hachette.

C'est ce qui arrive avec les gens passionnés: leur désir de communiquer lève tous les obstacles. Même si l'histoire n'est pas étudiée au Québec avant la deuxième année du secondaire, comment douter que Magali Favre ne sache l'imposer avec ce roman captivant. Bien que son éditeur lui ait demandé de simplifier son style et ses phrases pour ne pas rebuter les jeunes lecteurs, l'auteure, déterminée à produire une œuvre solide, fera bien peu de concessions. Aux



En échangeant avec des élèves québécois de niveau secondaire, Magali Favre était tout étonnée de constater que ceux-ci n'avaient aucune idée de ce qu'étaient les croisades.

enfants qui lui disaient, à l'école, ne pas comprendre tel ou tel mot dans un livre, Favre répondait: «Ne t'en fais pas, tu retrouveras encore ce mot un peu plus loin dans l'histoire, tu le retrouveras même dans un autre livre, et tu verras, tu le comprendras bien un jour et tu seras finalement content d'avoir trouvé toi-même le sens de ce mot.» Comment ne pas être d'accord?

Les jeunes lecteurs français seront étonnés de lire certains mots en usage au Québec, qui avaient cours au Moyen Âge et que Favre utilise ici à l'occasion. Il ne faut pas craindre d'insérer des mots nouveaux dans les textes destinés aux enfants, dit-elle. Il faut voir le regard de l'auteur s'assombri quand elle évoque les exigences imposées

par l'édition scolaire. «Les textes des écrivains existent déjà. Pourquoi en fabriquer avec des normes si pointues que ça en devient ridicule?» Une comparaison entre le système éducatif français et celui ayant cours au Québec fait apparaître cette incongruité de notre système. Les textes écrits par les pédagogues ont une fonction didactique qui s'accommode mal avec la créativité. Et si, en France, on fait étudier dès l'âge de sept ans les poèmes des grands écrivains, pourquoi un pays comme le Québec, où une ville tout entière (Trois-Rivières) s'enorgueillit d'être vouée à la poésie, n'y trouverait-il pas son compte?

Magali Favre a bien lu à son fils le poème *Les Djinns*, de Victor Hugo, de même que le roman *Notre-Dame de Paris*, pour la lecture duquel mère et fils se sont relayés. Et ne lui parlez pas des ersatz de *Notre-Dame*: les figurines d'Esmeralda et du bossu telles que portées à l'écran ou à la scène la font vomir. «Il ne faut pas à tout prix faire lire aux enfants très jeunes les classiques dans le texte, mais leur permettre de les découvrir quand ils en seront prêts en leur fournissant très tôt des textes de qualité.» Encore une fois, comment ne pas applaudir à ce qui semble élitiste

aux yeux de plusieurs personnes. Le nivellement par le bas, ça suffit! Qu'on se le tienne pour dit, affirme l'auteure, qui a l'audace de publier un premier roman difficile et exigeant.

En échangeant avec des élèves québécois de niveau secondaire, Mme Favre était tout étonnée de constater que ceux-ci n'avaient aucune idée de ce qu'étaient les croisades. Faut-il s'en étonner quand on sait que le premier cours d'histoire que les jeunes Québécois doivent assimiler couvre l'humanité tout entière: 6000 ans d'histoire comprimés sur une année scolaire! «Les enfants peuvent très bien apprendre l'histoire et la géographie en même temps. Tout est saisisonné. Les élèves peuvent faire beaucoup plus et comprendre beaucoup plus qu'on ne le croit», poursuit cette femme qui défendait, dans ses classes, des projets éducatifs prévoyant l'apprentissage de notions historiques à l'intérieur de la période allouée aux mathématiques. «Les enfants sont fascinés d'apprendre que les Chinois ne connaissaient pas le zéro, que ce sont les Indiens qui l'ont introduit, etc. Ils adorent ces faits racontés de manière anecdotique.»

Magali Favre a utilisé les mots justes dans *À l'ombre du bûcher*. On lui objectera sans doute qu'il

faut un bon dictionnaire sur les genoux pour le lire, que cet effort peut décourager les lecteurs, qu'il ne faut pas trop exiger des petits. Mais qui a dit qu'apprendre était facile? En se familiarisant avec les mots occitans du roman, les enfants comprendront mieux, mine de rien, la guerre impitoyable que se faisaient le Nord et le Midi de la France au Moyen Âge. L'exotisme de ces mots installera un climat propice au monde cathare, mais, par-dessus tout, ils comprendront qu'il n'y a pas que les animaux et les plantes qui disparaissent, car une langue et une culture qu'on ne défend pas peuvent aussi être anéanties. C'est ce que *À l'ombre du bûcher* montre admirablement en évoquant «le déclin d'une culture qui s'exprimait en occitan et dont le cœur était Toulouse, alors troisième ville d'Europe, terre de liberté, de tolérance, des troubadours et de l'amour courtois». Et si on essayait de niveler par le haut!

À L'OMBRE DU BÛCHER
(L'ENFANT DES DRAILLES,
TOME 1)

Magali Favre
Boréal, collection «Boréal inter-
Montréal, 2001, 155 pages

DANS LA POCHE

Étincelles dans l'obscurité

JOHANNE JARRY

Ce mois-ci, plusieurs des livres de cette chronique peuvent mettre des étincelles dans les yeux. Comme celle qu'on a l'impression de voir dans le regard d'un petit garçon lorsqu'il aperçoit un milan en cage. L'homme qui l'y a mis le vendra au premier qui est prêt à y mettre le prix. Le père du petit est malade, sa mère s'absente tous les jours à la tombée de la nuit. L'enfant, pour accroître l'argent du ménage, promène des vieillards dans le jardin de l'hospice. On lui confie aussi des tâches plus troublantes dont il accepte de s'acquitter parce que ce milan, il le veut. Chaque soir, il raconte à son père (mais c'est une histoire qu'il a inventée) comment l'oiseau a été capturé, et pendant ce temps, la porte de la maison se referme sur sa mère. Le père et le fils restent seuls avec l'oiseau qui partage leur enfermement. *La Dernière Neige* (Points), d'Hubert Mingarelli, est un roman d'amour, celui qu'éprouve un jeune garçon pour son père immobilisé par la maladie, guetté par la mort, et qui ressemble au milan en cage qu'admire le petit. Ce texte ne compte (et ne raconte) rien d'inutile. Beau, tout simplement.

Rien de superflu non plus chez Jennifer Johnston, dont on peut lire *Les Ombres sur la peau* (collection «Motifs», Le Serpent à Plumes), et qui présente une trame émoive un peu plus complexe que celle de son roman *Un homme sur la plage*. Les

parents de Joe sont âgés et pauvres. La mère fait des ménages, le père boit beaucoup et vit sur sa réputation de héros sacrifié à la cause de l'indépendance. La famille, à l'image de l'Irlande, est déchirée. Joe échappe toutefois au fatalisme des siens en se liant à une jeune femme curieuse qui enseigne l'anglais. Par moments, on pense même qu'ils s'aiment, au-delà des et le fiancé soldat de la jeune femme. Encore une fois, cette écrivaine irlandaise réussit à nous transporter là où vivent ses personnages et à nous faire éprouver leur désarroi parsemé de petites joies très vives.

Bernard Valcourt, le narrateur d'*Un dimanche à la piscine à Kigali* (Boréal compact), roman de Gil Courtemanche, est journaliste, tout comme l'auteur. Il aime l'Afrique, assez pour décider d'y vivre. Il aime Gentille, une jeune Africaine, assez pour accepter d'aimer encore. Mais nous sommes au Rwanda, à quelques jours des massacres qui n'épargneront personne. Si le roman de Courtemanche permet de mieux comprendre ce génocide annoncé, il nous oblige aussi à mettre en question le point de vue du narrateur. On comprend l'écœurement de Valcourt, mais on accepte moins bien qu'il émette trop souvent d'un ton désabusé (qui lui donne paradoxalement l'allure d'une

victime) des jugements péremptifs. Lui, il sait. Les autres sont des ignorants. A lire malgré cette réserve, histoire de se souvenir que plus d'un million de Rwandais sont morts, la plupart tués à coups de machettes, et que ça continue de mourir quelque part, sans qu'on y prête attention.

Restons en Afrique, mais allons plus au sud, avec J. M. Coetzee et *Scènes de la vie d'un jeune garçon* (Points). Dans ce récit, en partie autobiographique, le narrateur retrace ses années d'apprentissage en Afrique du Sud, coincé entre une mère qui l'accapare de son amour et un père dont il n'arrive pas à saisir le rôle dans un pays à l'identité plus que trouble. (Œuvre

clé? Elle permet au lecteur de lire ce qui tourmente un jeune garçon (l'amour de sa mère, la religion), de voir comment il appréhende le monde et dans quels creux la nécessité (d'écrire) se niche. J. M. Coetzee ne fait pas de ce récit un livre de confessions. On a plutôt l'impression qu'il cherche, en écrivant, à répondre à cette question: qu'étais-je?

Retrouvons enfin la collection «Babel», dont la distribution a été mystérieusement interrompue depuis septembre dernier avec un roman de Virginie Lou: *Eloge de la lumière au temps des dinosaures*. Une femme remet un manuscrit à une

amie et se tue deux heures plus tard. Voici ce qu'elle a écrit. En retrait d'une petite ville de France s'érige une ville nouvelle peuplée d'immigrants. Solange et Serge, tous deux la quarantaine, habitent dans la partie bourgeoise de la ville mais ne partagent pas les valeurs des notables. Solange tient une boutique de brocantes et Serge présente du cinéma d'auteur aux jeunes de la ville nouvelle. Tous deux veulent partager le territoire, les richesses avec ceux qui vivent derrière, en marge. Une nuit, un de ces jeunes s'introduit chez Solange. Serge est absent, le jeune cherche de l'argent; puis, n'en trouvant pas, il décide de se venger sur Solange. Violée, Solange n'a qu'une chose en tête: rester vivante. Et elle réussit, mais cette victoire, personne ne veut l'entendre, pas même Serge, son aimé. Reste à voir maintenant ce qui sera le plus marquant pour Solange.

Abandon

Cette impression d'abandon, on la retrouve chez l'écrivain que décrit Shūsaku Endō dans son roman *Scandale* (Le Livre de poche), mais sous une autre forme. A 65 ans, Suguro est un romancier respecté dont l'importance de l'œuvre est reconnue, bien qu'elle soit celle d'un chrétien, ce qui étonne au Japon. Même si Suguro ne pratique plus, il

continue de défendre les valeurs de sa religion. Il sera donc ébranlé lorsque, lors de la remise d'un prix, une jeune prostituée s'accrochera à lui pour lui rappeler de bons souvenirs... Un pervers qui lui ressemble fréquente les quartiers louches, se fait passer pour lui? L'existence de ce double amène l'écrivain à s'interroger sur sa véritable identité: est-il aussi vertueux qu'il aime le croire?

Ce roman d'Endō se lit comme un polar. Il captive par son analyse: qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal, qu'est-ce qu'écrire? Et que cache ce vénérable écrivain?...

Toujours du Japon, un recueil de nouvelles inédites de Haruki Murakami, *Après le tremblement de terre* (10/18), le séisme en question étant celui qui a secoué Kobe en 1995. Il y a dans la plupart des textes quelque chose d'étrangement inquiétant qui attire le lecteur vers le vide, un espace familier aux Asiatiques. Malgré quelques nouvelles moins achevées, ce recueil est une belle porte d'entrée pour découvrir un auteur à qui on promet rien de moins que le prix Nobel de littérature... Dans le même genre littéraire, mais dans un style bien différent, le recueil d'Annie Saumont *Noir, comme d'habitude* (Pocket) est une bouffée de printemps. Quelle plume alerte, jamais dans la répétition d'une voix qu'on retrouverait d'une nouvelle à l'autre. Non, avec Annie Saumont,

chaque histoire a sa voix, son style. Exemplaire.

En vrac

Pour sourire, rien de mieux qu'une petite visite au kiosque de *Lucy psychiatre* (Rivages poche). Ce livre réunit plusieurs bandes dessinées du regretté Monsieur Schulz où la revêche Lucy prête assistance psychiatrique à ses prochains. La voici en compagnie de Linus: «Tu crois qu'un jour je serai une personne mûre et responsable?» Lucy: «Pour une telle question je veux être payée d'avance.» Linus: «D'avance? Pourquoi?» Lucy: «Parce qu'à mon avis tu ne vas pas aimer la réponse!»

Pour diminuer le temps que vous consacrez au travail, *Eloge de l'oisiveté* (Editions Allia), de Bertrand Russell, un texte qui rappelle, en cette période du REER à tout prix, que «l'une des choses les plus banales que l'on puisse faire de ses économies, c'est de les prêter à l'État». Et comme cet argent va au remboursement des dettes de guerre ou à leur préparation, «celui qui prête son argent à l'État se met dans une situation similaire à celle des vilains personnages qui, dans les pièces de Shakespeare, engagent des assassins». Écrit en 1932, le texte de Russell n'a rien perdu de son piquant... Enfin, pour ne pas oublier le sort que l'intégrisme islamiste a réservé aux femmes en Afghanistan, on peut lire *L'Inconnue de Peshawar* (10/18), un polar de Cheryl Benard, spécialiste américaine du féminisme. Style: est un peu lourd.

SURVIVRE À L'ADOLESCENCE

LES DANGERS DU TATOUAGE ET DU PIERCING 10,95 \$

VIVRE DANS UNE FAMILLE MONOPARENTALE 18,95 \$

ANOREXIE ET BOULIMIE SURMONTER UN PROBLÈME ALIMENTAIRE 14,95 \$

COMMENT SURVIVRE DANS UNE FAMILLE DYSFUNCTIONNELLE 18,95 \$

MANGER À LA MAISON COMMENT PRÉVENIR LES DANGERS ALIMENTAIRES 14,95 \$

SURVIVRE À L'INFLUENCE DES AUTRES 18,95 \$

ATTENTION À INTERNET ÉCRANS ET DANGLERS EN GAT 14,95 \$

bientôt en librairie

7, chemin Bates Outremont (QC) H2Y 1A6
Pour informations: (514) 270-0208

Les Éditions LOGIQUES

Les Éditions d'Art Le Sabord

vous invite au lancement collectif des livres:

GLADYS de SERGE MONGRAIN
LA PENSÉE NIAISEUSE de YVES BOISVERT
VENEZ NOUS SERONS SEULS de PATRICK COPPENS
L'AUTRE PORTRAIT, COLLECTIF SOUS LA DIRECTION de RÉJEAN BONENFANT
DES NOUVELLES DE TCHEKHOV, de L'OPIS et GALERIE PLEIN SUD
HABIT HABITAT HABITUS de CAROLE SIMARD-LAFLAMME

Et de Art Le Sabord numéro 61: **TERRE**
LIEU: Salon du bar LE SAINT-SULPICE
1680, rue St-Denis, Montréal
Date: **LE JEUDI 14 MARS**
Sous forme de 5 à 7

Des auteurs seront présents pour des lectures d'extraits de textes.

POUR INFORMATION:
Johanne Bélanger | Directrice littéraire
Téléphone: (819) 375-6223 | Télécopieur: (819) 694-0846 | art@lesabord.qc.ca
SITE INTERNET: www.lesabord.qc.ca

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Bondir
en peinture

PEINTURES 1992-2002

François Lacasse
Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 28 avril

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) fait un geste d'une grande signification en consacrant une exposition-bilan à un peintre dont la carrière n'est pas si étendue que cela. François Lacasse élabore sa peinture depuis à peine plus de dix ans maintenant, sans attirer l'attention de manière flamboyante mais toujours en faisant en sorte de retenir le regard.

A vrai dire, l'exposition couvre une grande partie de la production de Lacasse, lui qui a commencé à diffuser son travail dans le milieu des années 80. À ce titre, la décision de lui consacrer une exposition d'une telle ampleur — une trentaine de tableaux sont exposés — pourrait sembler émérite de la part de l'institution muséale de la rue Sainte-Catherine. En effet, d'aucuns pourraient croire qu'il est prématuré de consacrer une exposition-bilan à une production encore fragile, dans la mesure où celle-ci n'aurait soi-disant pas franchi l'épreuve du temps. Cela étant, ce n'est pas la première fois que le musée propose de tels bilans.

En s'intéressant à Lacasse (né en 1958) — initiative heureuse et qu'on espère voir renouvelée par les instances décisionnaires du musée —, le MACM remplace un acteur important de la scène des arts contemporains montréalais. En effet, le Centre international d'art contemporain (CIAC), qui a cessé d'organiser des expositions régulières en 1999, occupait une case stratégique sur l'échiquier de la diffusion de l'art; sa position était intermédiaire entre les galeries et les musées. Or la présentation des œuvres de Lacasse entre précisément dans ce créneau, et le musée assume cette fonction intermédiaire, cruciale pour faire périodiquement le point sur des carrières en cours.

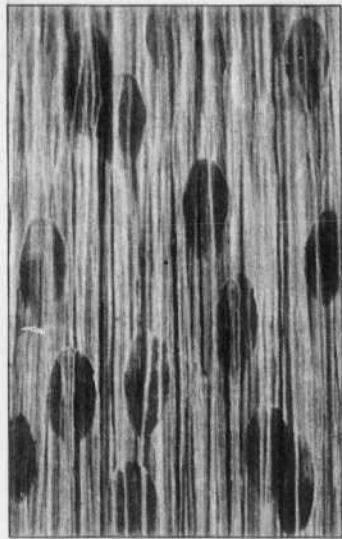
Mais encore, le travail de Lacasse n'aurait pas pu mieux figurer dans le cadre de cette formule. Sa production picturale est en effet d'une densité remarquable pour une période aussi réduite. Cette présentation particulièrement bien ciblée est l'occasion de démontrer non seulement l'extrême cohérent

ce, la densité et la pertinence de ce travail, mais aussi comment Lacasse bondit d'une idée à l'autre sans jamais se reposer sur les lauriers de chacune de ses découvertes.

Plus d'une dizaine de séries sont convoquées par les fragments sélectionnés par le commissaire Réal Lussier, qui signe l'exposition à titre de conservateur. À l'intérieur de la période 1992-2002, le visiteur prend le pouls de cette production qui creuse quelques questions fondamentales sans jamais céder à l'immobilisme. Il est fascinant de voir Lacasse chercher, trouver, puis passer constamment à d'autres manières de soulever les problèmes qu'il affectionne. Le surplacé, Lacasse ne connaît pas, la facilité non plus.

Du voilé au voile

La production de Lacasse au début des années 90 est parfaitement inscrite dans les problématiques du moment, articulées autour des principaux axes de l'art dit postmoderne: citations d'œuvres prises dans l'histoire de l'art, recyclage d'images, hybridation. Dans les œuvres accrochées au début du parcours de la visite, soit celles allant jusqu'au milieu des années 90, le problème de la lisibilité des images est soulevé avec une grande acuité. Imbriquées, des œuvres



GALERIE RENÉ BLOUIN
Humeurs III, 1999.

puisées dans l'histoire de l'art (peintures, gravures et mosaïques) s'enchevêtrent jusqu'à ne plus être reconnaissables, dans un filet impénétrable de signes picturaux.

Puis, à travers les séries qui se talonnent, Lacasse à chaque pas modifie sa proposition. À ce sujet, il faut lire les lignes d'une grande précision, dans le très beau catalogue de l'exposition, écrites par un théoricien de la peinture, Jean-Émile Verdier, qui a suivi de près cette peinture au fil du temps. Avec une clarté et une finesse à rendre jaloux, Verdier analyse chacune des séries et ce qu'elle apporte dans le développement de la peinture de Lacasse. Cette évolution, dans des entretiens entre Lussier et le peintre retrouvés dans la publication, Lacasse la résume en cette formule d'une grande économie: «le voilé comme effet laisse la place au voile lui-même».

Au fil du temps, Lacasse a laissé de côté les citations de tableaux anciens, dont il est possible d'imaginer qu'ils sont passés derrière les rideaux de peintures qu'il dresse dans les œuvres de 1999. Dans ces toiles impressionnantes, de grandes dégoulinades d'acrylique coulent le long de ces surfaces, ondoyant au gré des accidents aménagés par les légers reliefs du support. Auparavant, en 1998, dans des œuvres de la série *Seuil*, le peintre est parvenu à intriquer le médium translucide à l'encre, alors qu'il met en péril notre capacité à soulever le feuillet du tableau, autrement dit, la succession des strates de pigment. Les derniers tableaux de l'exposition, réalisés l'an dernier, poursuivent et déplacent encore ces propositions et produisent des effets stupéfiants.

Il y a vraiment quelque chose derrière ces drapés et ces marbrures de couleur. En investissant de plus en plus la matérialité de la matière acrylique, matière avec laquelle Lacasse a développé une expertise au fil des ans, jusqu'à lui faire prendre l'apparence de la cire, le peintre démontre la vitalité de ses questionnements en peinture. Le trajet de cette peinture est brillant. Le MACM donne l'occasion de s'en saisir.



Seuil IV, 1998, de François Lacasse.

PATRICK ALTMAN, MUSÉE DU QUÉBEC

CAROL BERNIER

Voir rouge

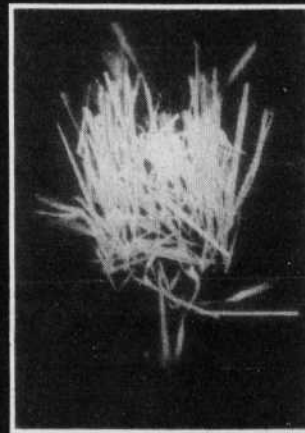
Exposition d'œuvres récentes
Jusqu'au 30 mars

GALERIE SIMON BLAIS

450, rue Clark Montréal H2T 2T1 514 849 1985 Ouvert du mardi au vendredi 9h 30 à 19h 30 et le samedi 10h à 17h

ÉRIC DAUDELIN

Blanc, noir et lassitude



"Blanc, noir et lassitude" (Blanc, noir et lassitude)

et exposition de l'architecte Paul Laurendeau
-Fashionlab-

Galerie Yergeau du Quartier Latin

du 7 mars au 20 avril 2002
Ouverture: du mercredi au samedi de 13 à 17 heures,
et le vendredi de 13 à 21 heures

2060 Joly, Montréal Inf:
514.843.0955

DU MÉTISSAGE
COMME
EXPÉRIENCE

Exposition multidisciplinaire
Commissaire: Manon Tourigny

Gwenaël Bélanger
Yan Breuleux
Jean-François Gauthier
Isabelle Hayeur
Rafael Sottolichio
Myriam Yates

Du 7 mars au 14 avril

LUMINA

Peintures de
Dennis Ekstedt



Du 7 mars au 28 avril

MAISON DE LA CULTURE
FRONTENAC

2550, rue Ontario Est
(métro Frontenac)

ENTRÉE LIBRE

Mardi au jeudi: 13 h à 19 h
Vendredi au dimanche:
13 h à 17 h

Renseignements: (514) 872-7882
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Ville de Montréal

GALERIE
BERNARD

90 av. Laurier Ouest
Montréal (Québec) H2T 2N4
Téléphone: (514) 277-0770

Exposition

5 artistes

Jusqu'au 30 mars 2002

« Idée et souffle dans les signes
de l'estampe originale »

Horaires de la galerie:
du mardi au vendredi de 11 h à 17 h,
samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous



Lillianne Daigle



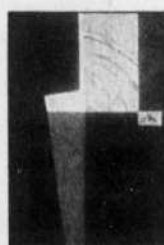
Tallean Hacikyan



Louise Lavoie-Maheux



Francine Turcotte



Manon Lambert

MELVIN CHARNEY

DU 22 FÉVRIER AU 28 AVRIL 2002

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest

Place des Arts

Renseignements: (514) 847-6226

www.macm.org

Paul Bureau

Jusqu'au 23 mars 2002

Galerie Trois Points

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 520
Montréal (Québec) Canada H3B 1A2
Tel: 514.866.8008 Telex: 514.866.1288
j.aumont@galerietroispoints.qc.ca
Site Internet: www.galerietroispoints.qc.ca

Avec la participation du réseau de la Culture
et des Communications